

Histoire du poète qui fut changé en tigre

Atsushi, Nakajima

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

NAKAJIMA ATSUSHI

HISTOIRE DU POÈTE
QUI FUT CHANGÉ EN TIGRE

Alors de
un être
de



NAKAJIMA ATSUSHI

**Histoire du poète qui fut changé en tigre et autres
contes**

Traduit du japonais par VÉRONIQUE PERRIN

IDEM • VELLE
ÉDITIONS ALLIA 16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IVe
2010

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication de Littérature Japonaise (JLPP), géré par le Centre de promotion et de publication de littérature japonaise (J-Lit Center) sous l'égide de l'Agence des Affaires Culturelles Japonaises. Les contes réunis ici ont été publiés pour la première fois en langue japonaise en 1942 : *Kotan (Antiques)* par la revue Bungakukai et les éditions Chikuma ; *Gyûjin (L'Homme-Buffle)* par la revue Sekai-ôrai ; *Meijinden (Le Maître fabuleux)* par la revue Bunko ; *Nantôtan (Histoires des îles)* par les éditions Kyô no mondai. Pour les noms de personnes, nous suivons l'usage japonais et chinois qui place le patronyme avant le prénom.

Traduction : © Véronique Perrin, 2010.
© Éditions Allia, Paris, 2010.

ANTIQUES

MONTS ET LUNE

Histoire du poète qui fut changé en tigre

LI ZHENG DE LONGXI, perle d'érudition, eut l'honneur en la dernière année de l'ère *tianbao* de voir son jeune nom inscrit au Tableau des Tigres, honneur qui lui valut un poste d'administrateur au Sud du Fleuve ; intraitable par nature, enclin à ne compter que sur lui-même, il jugea qu'il ne pouvait sans déroger s'accommoder d'une fonction si médiocre. Il démissionna peu de temps après, se retira dans le pays de ses pères, à Guolüe, où il cessa tout commerce avec le monde pour se consacrer désormais à la création poétique. Plutôt que de plier le genou pendant des années, modeste fonctionnaire face à des supérieurs mal dégrossis, il voulait se faire un nom de poète qui durerait cent ans après sa mort. Mais la renommée ne vient pas si facilement, et la vie matérielle était de jour en jour plus difficile. Li Zheng, à la fin, en eut assez d'attendre. Ses traits dès ce moment s'accusèrent, la chair fondit, les os saillirent ; le regard seul brillait d'un éclat fiévreux ; en vain aurait-on cherché dans ce visage le souvenir du beau garçon aux joues pleines qu'il était autrefois, lorsqu'il passait les examens avec succès. Quelques années encore et la misère eut raison de lui, pour faire vivre femme et enfants il céda, reprit le chemin de l'Est et sollicita une charge quelconque de fonctionnaire provincial. Le fait est, aussi, qu'il avait perdu la moitié de ses espoirs dans le métier de poète. Ses anciens condisciples ayant déjà atteint les plus hautes fonctions, devoir se soumettre aux ordres de ces gens, de ces êtres obtus qu'il dédaignait jadis fut pour le brillant espoir qu'avait été Li Zheng une blessure d'orgueil qu'on devine sans peine. Insatisfait et fuyant les plaisirs, plus rien désormais ne le retenait dans sa folie. Enfin, après un an, il fut pris de délire au cours d'un voyage officiel, tandis qu'il passait la nuit sur les bords de la rivière Ru. Un soir donc, vers minuit, il se leva de sa couche avec une expression soudain changée, puis il bondit dehors en criant des absurdités et se rua dans les ténèbres. On ne le revit jamais. On avait fouillé la campagne alentour, sans trouver le moindre indice. Il n'y avait personne qui pût dire ce que Li Zheng était devenu.

L'année suivante, le censeur impérial Yuan Can du district de Chen, qui se rendait sur ordre de l'empereur à Lingnan pour y exercer ses fonctions, fit étape dans la région de Shangyu. Le lendemain, comme il se préparait à partir alors qu'il faisait encore nuit, le maître de poste le prévint : par la faute d'un tigre mangeur d'hommes qui rôdait plus loin sur la route, les voyageurs n'avaient aucune chance de passer, si ce n'est en plein jour. L'heure était bien matinale, il l'invitait à patienter un peu. Mais Yuan Can, confiant dans la force de sa nombreuse escorte, n'écouta pas l'avis du maître de poste : ils prirent la route. Ils traversaient une clairière guidés par les derniers rayons de la lune, quand un tigre féroce, en effet, bondit du milieu d'un fourré. Le tigre allait se jeter sur Yuan Can mais, brusquement, d'une volte, il retourna se cacher dans les herbes. De là, une voix humaine se fit entendre, qui murmurait à plusieurs reprises : *Il s'en est fallu d'un cheveu...* Et Yuan Can crut reconnaître cette voix. Malgré l'effroi et la stupeur, il eut une intuition soudaine, il s'écria : "N'est-ce pas la voix de mon ami, de mon cher Li Zheng ?" Promu la même année que lui, il avait été l'ami le plus proche de Li Zheng, qui n'en comptait pas tant, sans doute parce que le caractère accommodant de Yuan Can n'entraînait pas en conflit avec son propre tempérament, exalté et farouche.

Pendant un moment, aucune réponse ne vint du côté des herbes. Seul s'échappait de temps à autre un bredouillis qui ressemblait à des sanglots étouffés. Cela dura quelques instants, puis la voix répondit tout bas : "Vous êtes bien en présence de Li Zheng de Longxi."

Yuan Can oubliant sa peur descendit de cheval et se rapprocha du fourré, visiblement ému, afin de célébrer leurs retrouvailles. Mais pourquoi ne quittait-il pas le fourré, s'inquiéta-t-il ensuite. La réponse vint par la voix de Li Zheng. Il ne faisait plus partie désormais de l'espèce humaine. Comment aurait-il le front d'offrir à un ami ce pitoyable spectacle ? Et puis il était certain, en se montrant ainsi, de susciter en lui des sentiments d'horreur et de dégoût. Mais qu'importe : à présent qu'il avait le bonheur inespéré de retrouver un vieux camarade, l'émotion l'emportait sur la honte. Lui ferait-il la faveur, fut-ce pour quelques instants, et sans mépriser l'affreuse apparence du Li Zheng d'aujourd'hui, de s'entretenir avec celui qui avait été jadis son ami ?

À la réflexion, il y avait de quoi s'étonner, mais sur le moment Yuan Can accepta fort docilement ce phénomène surnaturel, sans vouloir se poser de question. Il avait fait donner des ordres pour arrêter le cortège, et lui-même, debout près du fourré, conversait avec une voix invisible. Bruits de la capitale, nouvelles de leurs anciens camarades, haute fonction présente de Yuan Can,

félicitations de Li Zheng à ce sujet. Tout ceci raconté sur le ton libre de deux personnes qui dans leur jeunesse s'étaient senties très proches ; c'est alors que Yuan Can considéra la situation de Li Zheng et se demanda ce qui lui était arrivé. La voix d'entre les herbes fit le récit suivant.

C'était il y a à peu près un an, une nuit qu'il était en voyage ; hébergé sur les bords de la Ru il avait sommeillé un moment, puis s'était éveillé en sursaut : dehors, quelqu'un criait son nom. Il était sorti en suivant la voix, cette voix dans le noir qui l'appelait sans cesse. Malgré lui, il s'était mis à courir pour la rattraper. Il avait tout oublié, lui-même et le reste, le chemin maintenant s'enfonçait dans la montagne et sans savoir comment, il courait, ses deux mains s'accrochaient à la terre. Il sentait son corps rempli d'une force mystérieuse, allant ainsi, sautant avec agilité par-dessus les rochers. Quand il revint à lui, le haut de ses doigts, ses coudes étaient comme recouverts de poils. Dès qu'il fit un peu plus clair, il regarda son image qui se reflétait dans la rivière : il était devenu tigre. Au début, il ne pouvait en croire ses yeux. Ensuite, il pensa que ce ne pouvait être qu'un rêve. Car il en avait déjà fait, de ces rêves où l'on se dit, attention c'est un rêve, alors qu'on est en train de rêver. Mais lorsqu'il fallut se rendre à l'évidence que non, ce n'en était pas un, il fut stupéfait. Stupéfait et terrifié. Vraiment, tout, n'importe quoi pouvait arriver – c'était proprement terrifiant. Mais pourquoi cette chose-là plutôt qu'une autre ? Il n'en savait rien. Nous ne comprenons jamais rien à rien. Accepter sans broncher ce qui nous est imposé, vivre sans connaître les raisons, tel est notre *destin*, le destin des vivants. Il pensa tout de suite à la mort. Mais au même moment, à peine aperçut-il un lièvre qui passait en courant sous ses yeux, que l'*humain* en lui s'évanouit d'un seul coup. Et quand cet *humain* en lui s'était éveillé de nouveau, sa bouche était barbouillée de sang de lièvre, des poils de lièvre étaient éparpillés de tous côtés. Ce fut sa première expérience de tigre. Quant à la suite des actes qu'il a pu commettre depuis lors et jusqu'à ce jour, c'est trop insupportable, il ne saurait en parler. Seulement, il ne se passe pas de jour qu'il ne retrouve, au moins pour quelques heures, un cœur humain. Dans ces moments-là, comme aux jours d'antan, il use du langage des hommes, peut soutenir des raisonnements complexes, et même réciter des extraits des Quatre Livres et des Cinq Classiques. Et lorsqu'avec ce cœur d'humain il voit le résultat de ses cruautés de tigre, lorsqu'il récapitule son destin, que de honte, que d'effroi, que de rage en lui. Pourtant, ces quelques heures où il redevient homme vont elles-mêmes en s'amenuisant au fil des jours. Il n'arrivait pas à comprendre jusqu'à présent pourquoi il était devenu tigre, tandis que l'autre jour une idée toute simple lui a traversé l'esprit : il s'est

demandé comment il avait pu jadis être un homme. C'est cela qui était horrible. Encore un peu de temps, et le cœur humain qui était en lui finirait par disparaître complètement sous les habitudes de la bête, tout comme les assises des palais anciens sont petit à petit englouties par le sable et la boue. Alors il en viendrait à oublier son propre passé, rôdant frénétiquement comme un tigre ordinaire et, s'il lui arrivait comme aujourd'hui de croiser en chemin son vieil ami sans le reconnaître, il n'aurait nul remords à le dévorer. Au fond, hommes ou bêtes, n'avons-nous pas tous été autre chose à l'origine ? On s'en souviendrait au début, mais on l'oublierait à mesure, pour se persuader à la fin que cette forme présente a toujours été la nôtre. Et après, quelle importance ? Si le cœur humain qui est en lui s'effaçait complètement, il serait sans doute plus *heureux* ainsi. Sans doute, mais cela, l'humain en lui le redoute plus que tout au monde. Ah, vraiment, combien ce serait redoutable, quelle tristesse, quel déchirement ! Perdre jusqu'au souvenir d'avoir été un homme. Personne ne peut comprendre ce sentiment, personne, à moins de s'être un jour trouvé dans la même situation. Or voilà, justement. En attendant de n'être plus du tout un homme, il avait encore une prière à faire.

Yuan Can et son escorte, tous retenant leur souffle, écoutaient attentivement les merveilles contées par la voix sortie du fourré. Elle poursuivait son récit.

Venons-en au fait. Depuis toujours il avait voulu se faire un nom en tant que poète. Et voici le sort auquel il se trouvait réduit, avant d'avoir pu accomplir son œuvre. Les centaines de poèmes qu'il composait jadis n'avaient, de toute manière, jamais été publiés. Il serait sans doute impossible aujourd'hui d'en exhumer une trace manuscrite. Or il y en avait encore quelques dizaines, parmi eux, qu'il pouvait réciter par cœur. De ceux-là, il souhaitait qu'on prît copie pour lui. Non pas qu'il voulût par là s'imposer comme poète. Quoi qu'il en soit de la qualité de ces œuvres, il ne pouvait tout simplement mourir en paix s'il ne transmettait aux générations futures au moins une petite partie de ce à quoi il s'était attaché toute sa vie, jusqu'à y laisser sa fortune et perdre la raison.

Yuan Can donna l'ordre à ses hommes de prendre un pinceau et d'écrire sous la dictée de la voix. Et la voix de Li Zheng, au milieu du fourré, résonna haut et fort. C'étaient une trentaine de pièces, courtes ou longues, de ton noble, d'inspiration sublime, chacune confirmant le talent peu ordinaire de leur auteur. Cependant, malgré toute son admiration, Yuan Can éprouvait une sorte de gêne. Oui, il ne faisait aucun doute que l'auteur avait des dons qui étaient de tout premier ordre. Mais pour que l'œuvre, à son tour, fût de tout premier ordre, n'y avait-il pas (de façon extrêmement subtile)

quelque chose qui lui manquait ?

Quand la voix de Li Zheng eut fini de dévider ses anciens poèmes, le ton changea brusquement ; il parlait comme pour se moquer de lui-même.

Il avait honte de l'avouer, mais même aujourd'hui, même finissant sa vie dans ce corps *pitoyable*, il lui arrivait de rêver, d'imaginer en rêve un recueil de ses poèmes posé sur les bureaux de la fine fleur de Chang'an. En rêve, couché au fond d'une caverne. Riez donc ! Riez du pauvre homme devenu tigre pour n'avoir point réussi à devenir poète. (Yuan Can l'écoutait avec tristesse, songeant à l'autodérision que le jeune Li Zheng pratiquait autrefois.) Et puis tenez, puisque je me suis déjà rendu ridicule, pourquoi ne pas improviser un poème sur ce que je ressens à présent ? Ce serait un *signe*, prouvant que, dans ce tigre-ci, le Li Zheng de jadis vit encore.

Yuan Can donna l'ordre à nouveau d'écrire sous la dictée. Le poème disait :

*Folie, ô coup du sort, m'a rendu inhumain
Je n'ai pu éviter ni malheur ni chagrin*

*Aujourd'hui, griffe et croc, à qui ne fais-je peur ?
Jadis, au moins de nom, nous avions même hauteur*

*Me voici animal entouré d'herbe folle
Et vous, plein de vigueur, juché sur la carriole*

*J'ai devant moi la lune, les pics et les vallées
Mais le souffle me manque, je ne sais que feuler*

À cette heure, déjà, tandis que la rosée blanche étendait son tapis sous les derniers rayons glacés de la lune, un vent froid, passant entre les arbres, annonçait la venue de l'aurore. Les hommes avaient oublié maintenant l'étrangeté de la chose même pour pleurer, en silence, l'infortune du poète. La voix de Li Zheng reprenait son récit.

Pourquoi ce destin ? Il disait tout à l'heure ne pas comprendre et pourtant, à la réflexion, il n'était pas sans avoir quelque idée là-dessus. Il s'était employé, du temps qu'il était homme, à éviter tout commerce avec autrui. Les gens racontaient qu'il était hautain, qu'il était orgueilleux. Ils ne savaient pas que c'était en réalité de la pudeur, ou quelque chose d'approchant. Bien sûr il n'allait pas prétendre, lui qui passait autrefois dans son village pour un enfant

prodige, ne pas avoir connu l'orgueil. Mais il faudrait parler d'une sorte d'orgueil pusillanime. Désireux de se faire un nom de poète, il n'avait pas voulu s'attacher de lui-même à un maître, ni rechercher la compagnie d'amis poètes pour tenter à leur contact de polir son art. Et en même temps, il était trop fier pour se ranger dans le commun des mortels. Tout cela par la faute de son orgueil pusillanime et de sa pudeur orgueilleuse. Craignant de ne découvrir aucun trésor en lui, il n'avait pas eu l'audace de creuser patiemment, et parce qu'il croyait à moitié à ce trésor caché, il n'avait pas voulu non plus l'exposer au milieu des tessons et de la pacotille. Progressivement il s'était isolé du monde, éloigné des hommes, ce qui avait eu pour effet de nourrir encore, *d'engraisser* à force d'exaspération et de dépit, l'orgueil pusillanime qu'il portait en lui. On dit que tout être humain est un dompteur de fauve, et le fauve, dans cette affaire, c'est le caractère de chacun. Il s'agissait dans son cas d'une pudeur orgueilleuse. Cette pudeur orgueilleuse était un tigre. Elle lui a nui, a fait souffrir sa famille, a blessé ses amis ; pour finir, elle a modifié comme on le voit son apparence extérieure, afin qu'elle fût plus proche de son être profond. À présent, tout était clair, il avait réussi à gaspiller le peu de talent qu'il avait. Il se sera donc amusé à des aphorismes faciles, prétendant que la vie est trop longue pour ne rien faire, trop courte aussi pour réaliser quoi que ce soit, tandis que sa vérité se résumait à deux choses : la crainte lâche de révéler l'insuffisance de son talent et la paresse qui fuit le labeur acharné. Tant d'autres gens, bien moins doués que lui, sont devenus des poètes considérables parce qu'ils ont tout fait pour polir leurs dons. Lui-même, devenu finalement le tigre qu'il était, prenait enfin conscience de cela. Et il en éprouvait encore aujourd'hui des regrets brûlants. La vie des hommes n'était désormais plus à sa portée. Quand bien même, ici, maintenant, il aurait composé dans sa tête le plus brillant poème, quel moyen avait-il de le faire publier ? À plus forte raison quand sa tête, de jour en jour, le rapprochait du tigre ? Que pouvait-il faire ? Et tout son passé gaspillé ? C'en était trop pour lui. Alors, il se retrouvait là-bas juché sur un rocher au sommet de ces monts, à hurler dans le vide de la vallée. Il avait besoin de se plaindre à quelqu'un du chagrin qui lui brûlait le cœur. Hier soir encore, tout là-haut, il hurlait à la lune. N'y a-t-il personne qui veuille partager mon chagrin ? Mais les bêtes, au son de sa voix, répondaient par la peur et se prosternaient seulement. Les monts, les arbres, la lune, la rosée se disaient : ce n'est qu'un tigre enragé, qui rugit. Qu'il bondisse vers le ciel ou se jette à terre en gémissant, il ne se trouve jamais personne pour partager ses sentiments. Exactement comme lorsqu'il était homme, et que nul ne comprenait combien dans le

fond il était vulnérable. Ce n'est pas seulement la rosée nocturne qui mouille mon pelage...

Enfin les ombres de la nuit se dissipaient autour d'eux. Quelque part, à travers les arbres, une corne matinale résonnait tristement.

Il faut se dire adieu à présent. Car l'heure du délire (l'heure à laquelle il faut redevenir un tigre) est proche, dit la voix de Li Zheng. Mais avant de se séparer, j'ai encore une chose à vous demander. Elle concerne ma femme et mes enfants. Ils sont restés à Guoliüe, ignorant, naturellement, le sort qui est le mien. Pourriez-vous, à votre retour du Sud, leur annoncer que je suis mort ? Surtout, ne leur avouez jamais ce qui s'est passé aujourd'hui entre nous. Je suis confus de vous faire cette prière, mais si vous vouliez bien, par pitié pour leur dénuement, les aider juste ce qu'il faut pour qu'ils ne soient jamais livrés sur les chemins à la faim et au froid, je vous en aurais une reconnaissance infinie.

Ce discours terminé, il y eut entre les herbes des sanglots bruyants. Yuan aussi avait les larmes aux yeux, il assura son ami qu'il ferait tout pour se conformer à son désir. Mais la voix de Li Zheng retrouva sur-le-champ le ton d'autodérision qu'elle avait eu, l'instant d'avant.

À vrai dire, c'était cette dernière prière qu'il aurait dû faire en premier, s'il avait eu quelque humanité. Un homme qui se soucie de sa petite œuvre poétique plus que de sa femme et de ses enfants, menacés par la faim et le froid, se ravale de lui-même au rang des bêtes.

C'est ce qui lui était arrivé ; il ajouta que Yuan Can ne devait à aucun prix prendre cette route lorsqu'il reviendrait de Lingnan, car il se pourrait alors qu'il l'attaque dans son délire sans reconnaître en lui son ancien ami. Pour l'heure, après qu'ils se seront dit adieu, il voudrait qu'il se retourne de son côté, du haut de cette colline qu'il trouvera cent pas plus loin. Il se montrera une dernière fois tel qu'il est à présent. Et ce ne sera pas pour se vanter de sa prestance. En s'exposant dans toute sa laideur, il comptait bien lui ôter l'envie de repasser par ici pour le rencontrer à nouveau.

Yuan Can adressa au fourré des mots d'adieu cordiaux, puis il enfourcha son cheval. De l'intérieur du fourré, des cris s'échappèrent encore, comme une plainte irrépressible. Et Yuan Can, tout en se retournant plusieurs fois, reprit la route en larmes.

Quand le cortège atteignit le haut de la colline, ils firent ce qu'on leur avait demandé, ils contemplèrent la clairière qu'ils avaient laissée derrière eux. Aussitôt, un tigre bondit d'entre les herbes et sortit sur le chemin. Ils le virent, le temps de deux ou trois rugissements, les yeux levés vers la lune pâle qui s'éteignait déjà,

puis le tigre d'un bond regagna son fourré : il avait à nouveau disparu.

FÉVRIER 1942

LE FLÉAU DES LETTRES

UN démon de l'écrit ? Saurons-nous à la fin si une telle chose existe ?

Les Assyriens connaissaient une multitude d'esprits. Lilu qui fait des cabrioles la nuit, au cœur des ténèbres, avec sa femelle Lilitu ; Namtar qui sème les épidémies ; Etimmu, spectre des morts ; Lamashtu la Ravisseuse ; et tant de mauvais génies, innombrables, qui saturent le ciel d'Assyrie. Mais d'un esprit de l'écriture, nul n'avait encore entendu parler.

À cette époque – je parle de la vingtième année de règne du grand roi Assurbanipal – une rumeur étrange courait dans le palais de Ninive. Chaque soir, disait-on, dans les ténèbres de la bibliothèque, se tenaient des conciliabules suspects. La rébellion de Shamash-shum-ukin, frère aîné du roi, venait à peine d'être conjurée par la chute de Babylone, on avait cherché à voir si ce n'était pas à nouveau quelque intrigue menée dans le camp des insurgés ; mais ce n'en avait pas l'apparence. Il s'agissait bel et bien de conversations entre esprits. Certains prétendirent qu'on avait affaire aux âmes des prisonniers de Babylone récemment exécutés devant le roi ; mais tout le monde savait que c'était faux. Nul n'ignorait en effet que ces prisonniers babyloniens, plus de mille, étaient tous morts la langue arrachée et que de leurs langues réunies on avait fait une petite montagne artificielle. Des âmes sans langue, ça ne parle pas. Après qu'astrologues et haruspices eurent enquêté en vain, il fallut bien admettre l'idée de conversations entre livres, ou entre signes écrits. Il reste qu'on ignorait totalement quelle était (si tant est qu'il existât) la nature du démon de l'écrit. Le grand roi Assurbanipal convoqua le vénérable savant Nabu-ahhe-eriba, œil saillant, barbe cannelée, et lui confia l'étude de cet esprit inconnu.

Dès lors, le savant Nabu-ahhe-eriba passa ses journées dans la bibliothèque en question (cette bibliothèque qui devait disparaître deux cents ans plus tard sous la terre, avant d'être exhumée par hasard au bout de deux mille et trois cents autres années) : il se consacra à l'étude approfondie des milliers de volumes qui s'épalaient sous ses yeux. La Mésopotamie, à la différence de l'Égypte, n'a pas produit de papyrus. On incisait des tablettes d'argile à l'aide de stylets, pour y tracer des symboles en forme de coins enchevêtrés. Les livres étaient des tuiles ; les bibliothèques ressemblaient à des entrepôts de potiers. Sur la table de travail du vieux savant (de vraies pattes de lion, bien griffues, servaient de

pieds de table), les piles de tuiles entassées montaient chaque jour plus haut. Du sein de cet antique savoir au poids considérable, il s'efforçait de tirer des notions applicables au démon de l'écrit, en vain. Rien ne s'y trouvait, mis à part le fait que l'écriture relève du dieu Nabû qui règne sur Borsippa. Qu'il y eût ou non un démon de l'écrit, il lui fallait résoudre la question par ses propres moyens. Le vieux savant, délaissant les livres, passait des jours entiers les yeux rivés sur une seule lettre. Les devins qui examinent les foies de mouton saisissent intuitivement l'ensemble des phénomènes. Sur ce modèle, il voulait à son tour dénicher la vérité par l'observation et la contemplation. Une chose étrange se produisit alors. À force de fixer les yeux sur un seul caractère, le caractère finit par se décomposer : il n'y voyait plus qu'un enchevêtrement de traits isolés, dépourvus de signification. Il ne réussissait plus à comprendre comment un simple amas de traits pouvait avoir tel son, tel sens. Le vieux sage Nabu-ahhe-eriba s'étonna de découvrir pour la première fois de sa vie ce fait curieux. Ces choses qui lui avaient échappé pendant soixante-dix années parce qu'il les croyait évidentes n'étaient, en définitive, ni évidentes ni même nécessaires. Et à présent les écailles lui tombaient des yeux. Qu'est-ce qui fait qu'à un fouillis de traits correspondent un son et un sens précis ? Arrivé à ce point de sa réflexion, le vieux savant n'hésita plus, il reconnut l'existence du démon de l'écrit. Main, jambe, tête, ongle, ventre et le reste ne sauraient faire un homme si l'âme ne les gouverne, alors comment voulez-vous, sans un esprit pour gouverner le tout, qu'une simple réunion de traits ait un son et un sens ?

Cette première découverte, peu à peu, permit de mieux discerner la nature jusqu'alors inconnue du démon de l'écrit. Il y avait autant d'esprits dans l'écriture que de choses sur la terre ; le démon de l'écrit, pareil au rat des champs, se multipliait en faisant des petits.

Nabu-ahhe-eriba parcourut les rues de Ninive, abordait ceux qui avaient appris à lire récemment, les interrogeait patiemment. Y avait-il quelque chose de changé en eux, maintenant qu'ils savaient lire ? Il espérait par là mettre en évidence l'influence du démon de l'écrit sur les hommes. Et il obtint par ce moyen d'étranges statistiques, que voici. Se dégageait une écrasante majorité de gens qui d'un seul coup, après avoir fait connaissance avec l'écrit, ne savaient plus s'épouiller correctement, ou se plaignaient d'avoir plus de poussière dans l'œil, ou de ne plus voir aussi bien qu'avant l'aigle dans le ciel, ou que le ciel était moins bleu qu'autrefois. Nabu-ahhe-eriba nota sur un memento d'argile fraîche : *“Les génies des lettres rongent l'œil des humains ; ils font exactement comme la vermine qui, forant la coque des noix, dévore avec adresse le fruit qui est dedans.”*

Suivaient en nombre non négligeable ceux qui s'étaient mis à tousser depuis qu'ils savaient lire ; ceux qui étaient pris d'éternuements gênants ; ceux qui avaient tout le temps le *hoquet* ; ceux qui avaient la diarrhée. “– *Il semble que les génies des lettres attaquent en l'homme également le nez, la gorge, le ventre, et cetera*”, nota à nouveau le vieux savant. Il y avait aussi des gens dont le crâne s'était dégarni subitement, dès qu'ils avaient appris à lire. D'autres avaient les jambes amollies, les membres qui tremblent, la mâchoire qui se déboîte. Cependant, pour Nabu-ahhe-eriba, le pire restait encore à décrire : “*La nuisance des caractères atteint enfin son apogée, lorsqu'elle attaque le cerveau de l'homme et paralyse son esprit.*” Il y avait de plus en plus d'artisans devenus moins habiles, de guerriers devenus lâches, ou de chasseurs manquant leurs proies, depuis qu'ils savaient lire. Les statistiques le montraient clairement. Quelqu'un avoua même que, maintenant qu'il connaissait les lettres, coucher avec les femmes ne lui faisait plus ni chaud ni froid. Dans son cas, il est vrai, les lettres n'étaient peut-être pas en cause puisqu'il s'agissait d'un vieillard de plus de soixante-dix ans. Nabu-ahhe-eriba se fit la réflexion suivante. Les Égyptiens considèrent l'ombre d'une chose comme une partie de son âme ; les caractères ne seraient-ils pas, justement, une ombre de cette sorte ?

Le caractère “lion” n'est-il pas l'ombre d'un lion véritable ? Et le chasseur qui connaît le caractère “lion” ne poursuit-il pas une ombre à la place du lion véritable, tout comme l'homme qui a appris le caractère “femme” embrassera l'ombre de la femme au lieu d'une femme véritable ? Avant le déluge de Pir-napishtim, en des temps reculés où l'écriture n'existait pas, toute joie et toute sagesse entraient directement en l'homme. À présent, nous ne connaissons plus qu'une ombre de joie et une ombre de sagesse recouvertes du voile de l'écriture. Les gens de nos jours ont mauvaise mémoire. Les génies des lettres leur ont aussi joué ce mauvais tour. Ils ne peuvent désormais se souvenir d'aucune chose s'ils ne l'ont mise par écrit. La peau des hommes est laide, affaiblie, depuis qu'ils portent des vêtements. Laid et affaibli sont leurs jambes, depuis qu'a été inventé le moyen de se faire transporter. Avec la banalisation de l'écriture, leur tête a définitivement cessé de fonctionner.

Nabu-ahhe-eriba connaissait un vieillard fou de livres. Ce vieillard, plus savant que le très savant Nabu-ahhe-eriba, lisait sans peine le sumérien, l'araméen, et jusqu'aux signes égyptiens sur papyrus ou parchemin. Des faits antiques conservés par écrit, rien ne lui était tout à fait étranger. Il savait le temps qu'il faisait tel jour, tel mois, telle année du règne de Tukulti-ninip 1^{er}. Mais que le ciel aujourd'hui fût clair ou nuageux, cela, il ne le voyait pas. Il connaissait par cœur les mots de consolation que la petite Sabit

adressa à Gilgamesh. Mais il ne savait que dire pour consoler un voisin qui a perdu son fils. Il savait le genre de toilette qu'affectionnait Sammuramat, l'épouse du roi Adad-nirari. Mais lui-même ne prêtait aucune attention aux vêtements qu'il portait aujourd'hui. Que d'amour pour les livres et pour les signes écrits ! Les lire, les apprendre par cœur, les cajoler ne lui suffisait pas : il les aimait tant qu'il lui était arrivé de croquer une tablette d'argile de la légende de Gilgamesh, édition princeps, de la dissoudre dans de l'eau pour la boire. Les génies des lettres, sans pitié, lui avaient rongé la vue, il était affreusement myope. À force de lire de si près tant de livres, sur le bout de son nez busqué frottant contre l'argile un solide durillon s'était formé. Et les génies des lettres, encore eux, lui ayant miné la colonne vertébrale, il était tellement bossu que sa mâchoire collait presque au nombril. Mais lui-même, ignorant probablement son état de bossu, pouvait, s'il s'agissait du mot, le transcrire dans les caractères de cinq pays différents. Le très savant Nabu-ahhe-eriba compta cet homme au premier rang des victimes du démon de l'écrit. N'empêche, et toute cette misère extérieure n'y changeait rien : le vieil homme avait l'air si totalement, si parfaitement heureux – on se prenait à l'envier. Pour être insolite, c'était insolite ; Nabu-ahhe-eriba supposa que l'on avait affaire là aussi, de la part du démon de l'écrit, à quelque enchantement pervers de l'espèce des philtres.

Il se trouva qu'au même moment le grand roi Assurbanipal était tombé malade. Arad-nana, médecin de cour, soupçonna la gravité de ce mal et emprunta la parure royale qu'il revêtit lui-même, pour jouer le rôle du roi d'Assyrie. Il prétendait ainsi tromper la vigilance du dieu des morts Ereshkigal et faire passer la maladie du roi dans son propre corps. Cette vieille recette transmise par des générations de médecins suscitait des réactions incrédules dans une partie de la jeunesse. Tout cela était manifestement illogique : un dieu de la classe d'Ereshkigal pouvait-il se laisser berner par un plan aussi enfantin, disaient-ils. Le grand érudit Nabu-ahhe-eriba tiqua en entendant ces mots. Quelque chose clochait dans la prétention, commune aux jeunes gens, de mettre de la cohérence partout. Comme un homme tout couvert de crasse, et par ailleurs d'une coquetterie extravagante en un seul endroit, la pointe des pieds par exemple, a quelque chose qui cloche. Ils ne savaient pas distinguer la place de l'homme dans la nuée des mystères. Le vieux savant considérait leur rationalisme superficiel comme une espèce de maladie. Et c'était, à n'en pas douter, le démon de l'écrit qui répandait ce mal.

Un jour, le jeune historien (plus exactement chroniqueur de la cour) Ishdi-nabu vint questionner le vieux savant. Qu'est-ce que

l'Histoire ? Devant l'air consterné du vieux savant, le jeune historien fournit sa propre explication. On disposait de plusieurs théories concernant la fin toute récente du roi de Babylone, Shamash-shum-ukin. La seule chose certaine était qu'il s'était jeté dans le feu ; mais les uns disaient que, par excès de désespoir, il se serait livré durant le dernier mois à des débauches sans nom, tandis que d'autres affirmaient au contraire qu'il avait voué ses derniers jours à l'abstinence et qu'il priait sans cesse le dieu Shamash. D'après une certaine version, il serait entré dans le feu avec sa seule première épouse ; selon une autre, il aurait jeté au bûcher des centaines de concubines avant d'y entrer à son tour. Comme tout était parti littéralement en fumée, on n'avait de toute façon aucun moyen de deviner laquelle était la bonne. Bientôt, le grand roi ferait son choix parmi ces versions, et lui-même recevrait l'ordre de l'inscrire dans les annales. Ce n'était qu'un exemple, mais était-ce vraiment cela, l'Histoire ?

Voyant que le vieux savant, fidèle à la prudence, gardait un silence prudent, le jeune historien modifia sa question dans les termes suivants : qu'entend-on par Histoire ? S'agissait-il de faits qui ont eu lieu, dans le passé, ou bien des signes gravés sur les tablettes d'argile ?

Se retrouvait au cœur de cette question la même sorte de confusion qu'entre la chasse au lion, d'une part, et les scènes de chasse au lion que l'on sculpte en relief. Le savant sentait cela mais, ne pouvant le formuler clairement, il répondit : l'Histoire, c'est ce qui a eu lieu dans le passé, et aussi ce qui a été inscrit sur les tablettes d'argile. N'était-ce pas d'ailleurs la même chose ?

Et les oublis ? demande l'historien.

Les oublis ? Il voulait rire. Une chose qui n'a pas été écrite est une chose qui n'a pas été. La graine qui ne germe pas, en fin de compte, n'était rien depuis le début. L'Histoire ne serait rien sans cette tablette d'argile.

Le jeune historien regarda d'un air apitoyé la tuile qu'on lui montrait du doigt. C'était une page des conquêtes chaldéennes du roi Sargon rédigée par le plus grand historien du pays, Nabusharim-shun. En parlant le savant avait recraché un pépin de grenade peu ragoûtant qui restait collé sur la feuille.

On voit bien que tu ignores encore, ô Ishdi-nabu, l'effrayant pouvoir que les esprits de l'écriture mettent au service du dieu de la sagesse Nabû de Borsippa. Une fois que les génies des lettres se sont emparés d'un objet, ils le font apparaître sous leurs propres traits, en sorte que l'objet, désormais, possède une vie indestructible. À l'inverse, toute chose qui n'aura pas été touchée par leur main

puissante devra cesser d'exister. Pourquoi les astres non inventoriés depuis des temps immémoriaux dans les livres d'Anu et d'Enlil n'ont-ils point d'existence ? Pour la bonne raison que, dans les livres d'Anu et d'Enlil, on ne les a pas couchés par écrit. Si la grande étoile de Marduk (Jupiter) provoque la colère des dieux chaque fois qu'elle viole le territoire du *Berger Céleste* (Orion), si à chaque éclipse apparue dans le haut du cercle lunaire un fléau s'abat sur les Amourites, c'est bien parce que tout cela se trouve consigné par écrit dans les livres anciens. Si les anciens Sumériens ne connaissaient pas de bête appelée cheval, c'est qu'il n'y avait pas chez eux de caractère pour dire "cheval". Rien n'est plus redoutable que la puissance du démon de l'écrit. Et ce serait une lourde erreur de croire que toi, ou *nous autres*, nous nous servons des lettres pour écrire. *Nous* sommes la valetaille exploitée sans merci par les démons de l'écrit. Il faut dire aussi que les dégâts qu'ils causent sont tout à fait remarquables. C'est ce que je suis en train d'étudier à présent, mais le fait que tu en viennes à douter des lettres qui écrivent l'Histoire le prouve : tu t'es trop familiarisé avec elles, sans doute t'ont-elles intoxiqué.

Le jeune historien repartit avec un drôle d'air. Le vieux savant demeura, quelques instants encore, attristé à la pensée que le venin du démon de l'écrit allait gâcher aussi ce jeune homme prometteur. Qu'à trop s'accoutumer aux lettres on eût d'autant plus de doutes à leur endroit, cela n'avait rien de contradictoire. N'avait-il pas lui-même en cédant à sa gloutonnerie naturelle dévoré l'autre jour en rôti l'équivalent d'un mouton, après quoi, pendant un bon moment, il n'avait plus supporté la vue d'un mouton vivant ?

Peu après le départ de l'historien en herbe, une idée lui vint, et Nabu-ahhe-eriba réfléchit en se tenant la tête qu'il avait crépue, encore que dégarnie. D'une certaine manière, ne venait-il pas ce jour même de vanter, face à ce jeune homme, la puissance du démon de l'écrit ? Voilà qui est vexant, fit-il en claquant la langue : me voici à mon tour la dupe du démon de l'écrit.

En réalité, cela faisait un bout de temps déjà que le démon de l'écrit répandait sur le vieux savant un mal redoutable. Exactement depuis que, pour vérifier son existence, il avait vécu plusieurs jours de suite en tête-à-tête *fixe* avec un seul caractère. C'est alors que les caractères, qu'on croyait jusque-là doués d'un sens et d'un son déterminés, étaient devenus, en se désagrégeant brusquement, le simple amas de traits dont nous avons parlé plus haut ; mais il se produisait depuis lors des phénomènes analogues qui s'étendaient à tout le reste. Tandis qu'il regardait fixement une maison, cette maison se métamorphosait dans ses yeux et dans sa tête en une réunion insignifiante de bois, de pierre, de brique et de mortier. Il

ne comprenait plus comment cela devait faire un lieu d'habitation pour les humains. Et pour leurs corps, même chose. Tous s'analysaient en différentes parties dépourvues de signification et bizarrement formées. Comment une chose pouvait-elle, ainsi ficelée, passer pour un être humain ? C'était proprement incompréhensible. Il ne s'agissait plus seulement de ce qui se voit. Leurs pratiques quotidiennes, chacune de leurs habitudes, soumises à la même manie bizarre de l'analyse, avaient totalement perdu la signification qu'elles avaient jusque-là. Désormais, tout ce sur quoi la vie des hommes repose semblait matière à suspicion. Le savant Nabu-ahhe-eriba était sur le point de devenir fou. Il vit qu'en poussant plus avant l'étude du démon de l'écrit, c'était finalement sa vie qu'il risquait, au service de ce même démon. Pris d'effroi, il rédigea en hâte un rapport sur ses recherches, qu'il soumit au grand roi Assurbanipal. Mais il n'avait pas manqué, évidemment, d'y joindre quelques considérations d'ordre politique. L'Assyrie des grands guerriers s'était laissée cette fois corrompre, jusqu'à la moelle, par un invisible démon de l'écrit. Et en plus, presque personne ne s'en était aperçu. Si l'on ne réforme sur l'heure le culte aveugle qu'elle voue à l'écriture, elle s'en mordra douloureusement les doigts, mais ce sera trop tard...

Le démon de l'écriture ne devait pas permettre qu'on le diffamât de la sorte en toute impunité. Le rapport de Nabu-ahhe-eriba altéra fâcheusement l'humeur du grand roi. On ne pouvait s'attendre à moins de la part du grand roi, adorateur fervent du dieu Nabû et fleuron des intellectuels de l'époque. Le vieux savant fut assigné à résidence le jour même. Tout autre que Nabu-ahhe-eriba, précepteur du grand roi depuis sa tendre enfance, eût sans doute été condamné à être écorché vif. Bouleversé par cette disgrâce imprévue, le savant y lut aussitôt la vengeance du démon pervers et trompeur qui préside à l'écriture.

Mais il n'avait pas encore tout vu. Quelques jours après, au moment où un grand tremblement de terre frappait les régions de Ninive et d'Arbêlès, le savant se trouvait par hasard dans la resserre à livres de sa propre maison. Comme la maison était ancienne, les murs s'effondrèrent, les étagères tombèrent. Un énorme fonds de livres – des centaines de lourdes tablettes d'argile, et toutes les lettres poussant ensemble un épouvantable cri de malédiction, s'abattirent sur la tête du diffamateur qui mourut écrasé sans pitié.

FÉVRIER 1942

LA MOMIE

C'ÉTAIT aux temps où le fils du grand Cyrus et de Cassandane, Cambyse, roi de Perse, envahissait l'Égypte – parmi les officiers sous ses ordres se trouvait un certain Pariskas. Ses ancêtres, gens de l'Est venus de la lointaine Bactriane, étaient des campagnards d'humeur fort maussade qui ne sauraient s'acclimater aux mœurs de la ville. Il y avait en lui quelque chose de rêveur, et cela, en dépit du rang considérable qui était le sien, lui valait de constantes railleries.

Du jour où l'armée perse eut franchi l'Arabie pour pénétrer enfin sur le sol égyptien, une anomalie dans le comportement de Pariskas commença à attirer l'attention de ses compagnons et de ses hommes. Pariskas considérait ce monde inconnu qui l'entourait d'un œil singulièrement intrigué, il semblait mal à l'aise, plongé dans une méditation angoissée. On eût dit qu'il tentait de se rappeler quelque chose, mais sans jamais y parvenir ; son état de *nervosité* se voyait *clairement*. Lorsque les prisonniers de l'armée égyptienne furent ramenés au camp, la langue parlée par certains d'entre eux frappa son oreille. Il les écouta un moment, d'un air bizarre, puis dit à quelqu'un qui se trouvait à ses côtés qu'il lui semblait entendre le sens de leurs paroles. C'est-à-dire qu'il ne pouvait pas lui-même parler cette langue, mais il croyait bien, en revanche, comprendre ce qu'ils disaient. Il envoya un de ses hommes demander si les prisonniers en question étaient, ou non (la plus grande partie de l'armée d'Égypte se composait en effet de Grecs et autres mercenaires), des prisonniers égyptiens. La réponse confirma qu'ils l'étaient. Il replongea dans ses pensées avec la même expression d'angoisse. Pas une seule fois jusqu'à ce jour il n'avait mis les pieds en Égypte, ni eu la moindre relation avec des Égyptiens. Au plus fort des combats, alors que la bataille faisait rage, lui, perpétuellement *distrain*, continuait de méditer.

Quand sur les traces de l'armée égyptienne en déroute on prit d'assaut Memphis, la vieille capitale aux murs blancs, l'exaltation morose de Pariskas devint encore plus visible. Elle faisait même souvent penser à un épileptique au bord de la crise. Ses compagnons qui avaient ri jusqu'alors trouvèrent la chose quelque peu inquiétante. Devant un obélisque dressé dans un coin isolé de la ville, il déchiffrait à voix basse des signes gravés sur la pierre qui ressemblaient à des dessins. Puis, toujours à voix basse, il commentait pour ses collègues le nom du roi qui avait érigé ce monument, ses hauts faits. À ses collègues les généraux, cela fit un *drôle* d'effet, et tous se regardèrent. Pariskas lui-même faisait vraiment une *drôle* de tête. Nul (pas plus que lui) n'avait entendu

dire avant ce jour que Pariskas s'y connût en Histoire de l'Égypte, ou qu'il sût lire l'écriture égyptienne...

C'est à peu près à la même époque, pense-t-on, que son maître, le roi Cambyse, se montra lui aussi de plus en plus sujet à des accès de folie furieuse. Il avait assassiné le roi d'Égypte Psammenitos en lui faisant boire du sang de bœuf. Cela ne lui avait pas suffi : il méditait cette fois de profaner le cadavre du précédent roi Amasis, décédé six mois plus tôt. Car c'était surtout après lui que Cambyse en avait. Prenant lui-même la tête de son armée, il se dirigea vers la ville de Saïs où était le tombeau du roi Amasis. À peine arrivé là, il ordonna à tous de trouver la sépulture du roi défunt, d'en exhumer le cadavre et de le lui porter.

Il faut croire que ce qui devait arriver était prévu de longue date : le lieu de sépulture du roi Amasis avait été savamment camouflé. Officiers et soldats de l'armée perse furent obligés de parcourir Saïs en fouillant un à un les nombreux cimetières de la ville et des faubourgs.

Et voilà Pariskas engagé, avec les autres, dans une expédition de chasseurs de tombes. Le reste de la bande s'adonnait au pillage des innombrables bijoux, accessoires de toute sorte et petit mobilier qui accompagnent dans la tombe les momies des nobles égyptiens, tandis que Pariskas, sans même un regard pour ces choses, courait d'une sépulture à l'autre, la mine lugubre comme à l'accoutumée. Parfois semblait poindre, dans cette sombre expression, comme la lueur d'un soleil pâle sur un ciel nuageux ; mais c'était pour disparaître aussitôt, et tout se fondait à nouveau dans une obscurité inquiète. On aurait dit quelque chose, on ne sait quoi, qui lui restait en travers de l'esprit, une chose sur le point d'être résolue et sur laquelle il continuait de buter.

Quelques jours après le début des recherches, un après-midi, Pariskas se tenait seul au milieu d'une chambre funéraire souterraine qui paraissait fort ancienne. À quel moment s'était-il égaré, loin de ses collègues et de ses hommes, dans quelle partie de la ville cette tombe était-elle située, il n'en savait absolument rien. Une chose en tout cas était certaine, c'est qu'au sortir de ses rêveries habituelles, brusquement, il s'était retrouvé seul dans la pénombre d'une tombe antique.

À mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il voyait émerger de l'ombre une confusion de statues, d'ustensiles divers éparpillés dans la chambre, de bas-reliefs et de peintures murales. Le cercueil gisait, son couvercle arraché, deux ou trois têtes de poupées *oushabti* avaient roulé sur le côté. On reconnaissait au premier coup d'œil l'œuvre dévastatrice des autres soldats perses

déjà passés par là. Une vieille odeur de poussière froide engourdisait les narines. La haute statue d'un dieu à tête de faucon vous tenait, du fond des ténèbres, sous son regard glacé. Sur les peintures murales les plus proches, c'étaient des chacals, des crocodiles, des hérons bleus : tout un cortège mélancolique de dieux affublés de monstrueuses têtes animales. Un gigantesque œil *oudjat* auquel avaient poussé des jambes et des bras grêles, sans visage ni tronc, complétait le cortège.

Pariskas se mit à avancer presque machinalement vers le fond. Après cinq ou six pas, il trébucha. C'est alors qu'il vit la momie étendue à ses pieds. Et toujours presque sans penser à rien, il la prit dans ses bras, l'adossa au socle de la statue. Pour lui ce n'était qu'une momie parmi d'autres, il en avait tant vu ces derniers jours. Il allait passer son chemin, quand ses yeux s'arrêtèrent sur le visage de la momie. Une sensation indéfinissable de feu et de glace, aussitôt, lui parcourut l'échine. Prisonnier de ce visage, il ne pouvait plus regarder ailleurs. Il le contemplait, comme attiré par un aimant, incapable du moindre mouvement.

Qui sait combien de temps, longtemps sans doute, il était resté là.

Dans l'intervalle, un changement considérable semblait s'être produit en lui. Chacun des éléments qui composaient son corps bouillonnait, mijotait affreusement sous sa peau (tel, au fond de l'éprouvette, le produit d'expériences imaginées par les chimistes des temps futurs) puis, une fois l'ébullition calmée, il sut que plus rien ne serait comme avant.

Il avait trouvé la paix. À présent, tout ce qui le tracassait depuis son arrivée en Égypte – ces choses que l'on croit comprendre, comme les rêves de la nuit passée qu'on cherche à se rappeler au matin et qui vous échappent toujours – lui apparaissait très *clairement*. Quoi ? C'était donc ça ? Il ne put retenir un cri. *J'ai été cette momie, autrefois. Oui, moi !...*

Au moment où Pariskas prononçait ces mots, il sembla que la momie, du coin des lèvres, esquissait un rictus. Mais d'où tombait la lumière, pour que seul l'emplacement de son visage cerné d'un halo vague fût visible au milieu des ténèbres ?

Enfin, dans un éclair qui déchire la nuit, les souvenirs d'un monde révolu ressuscitèrent d'un seul coup. Souvenirs variés du temps jadis, quand son âme était hébergée dans cette momie. La réverbération brûlante du soleil sur une terre sableuse, le frémissement de la brise à l'ombre des arbres, l'odeur de la boue après la crue, les silhouettes vêtues de blanc qui vont et viennent sur les avenues passantes, l'odeur d'huile qui parfume les corps après le bain rituel, le contact froid de la pierre quand on

s'agenouille dans la pénombre au fond d'un temple, une foule de souvenirs, sensations vives ressuscitées instantanément du gouffre de l'oubli, affluaient en lui.

Il devait avoir à cette époque une fonction de prêtre, dans quelque sanctuaire de Ptah. Devait, car à vrai dire seules les choses qu'il avait aperçues, frôlées, vécues jadis revenaient à présent sous ses yeux ; il n'avait aucune idée de ce à quoi lui-même ressemblait alors.

Il revit soudain le regard triste d'un bœuf qu'il menait au sacrifice sur l'autel des dieux. Ce regard lui rappelait quelqu'un, quelqu'un qu'il connaissait bien. Oui, je me souviens. C'est elle. Se dessinèrent aussitôt devant lui les yeux d'une femme, son visage délicatement fardé de poudre de malachite, sa taille svelte, le tout accompagné des *gestes* qu'elle avait avec lui dans l'intimité, et jusqu'à son odeur dont il était épris. Elle me manque, pensa-t-il. Mais aussi, qu'elle semble triste et seule, comme le flamant des bords du lac à la tombée du soir... Il n'y avait plus de doute : c'était la femme qu'il avait épousée.

Étonnante, cette incapacité qu'il a de se souvenir du moindre nom, nom de personne, nom de lieu et nom de chose. Il a devant lui des formes, des couleurs, des odeurs, des mouvements sans nom, aussitôt apparus, aussitôt disparus, dans la quiétude extraordinaire d'une étrange inversion des notions de distance ou de temps.

Il ne voit plus la momie. Son âme, échappée de son corps, serait-elle entrée dans la momie ?

Une autre scène surgit, à nouveau. On dirait que c'est lui, couché sur un lit avec une mauvaise fièvre. Il aperçoit à son côté le visage soucieux de son épouse. Derrière, on dirait qu'il y a encore du monde, un vieillard, un enfant peut-être. Il a soif. Dès qu'il bouge la main, son épouse vient lui donner à boire. Puis il somnole un moment. Au réveil, il n'a plus du tout de fièvre. Il *entrouvre* un œil : à son côté, son épouse est en pleurs ; le vieillard et les autres à l'arrière semblent pleurer aussi. Soudain, comme l'ombre d'un nuage de pluie qui s'étend à vue d'œil et noircit la surface du lac, un long voile bleuté le recouvre. Une sensation de chute vertigineuse lui ferme les yeux, malgré lui.

.....

Ici, le souvenir de sa vie passée se brisa *net*. Suivit une traversée de plusieurs centaines d'années dans les ténèbres de la conscience, et voilà qu'en revenant à lui (c'est-à-dire au moment présent), il se voyait à nouveau dans la peau d'un soldat perse (après avoir vécu comme tel des dizaines d'années) debout devant la momie de son corps de jadis.

Son âme, épouvantée par la révélation d'un mystère monstrueux, était en même temps d'une limpidité extrême, et tendue de toutes parts comme la glace des lacs du Nord en hiver. Plus rien ne l'empêchait maintenant de se concentrer tout entière sur les profondeurs d'un monde enfoui dans la mémoire. Les expériences de sa vie passée y sommeillaient sans bruit, jetant chacune sa propre lumière comme les poissons aveugles dans la nuit des grands fonds.

C'est alors que l'œil de l'âme lui révéla, au fond de la nuit, une image monstrueuse de son moi antérieur.

Il s'était trouvé jadis nez à nez avec une momie dans la pénombre d'une chambre. En tremblant, il lui avait fallu reconnaître dans un monde antérieur que cette momie était son propre corps, dans un monde plus antérieur encore. C'était toujours la même pénombre, la même sensation de froid, la même *odeur* poussiéreuse : le moi antérieur, subitement, se rappelait l'existence d'un moi doublement antérieur...

Il frissonna. Que se passait-il au juste ? Quelle coïncidence effrayante ? S'il n'avait pas eu peur d'y regarder de plus près, sans doute serait-il arrivé de même, à travers l'évocation dans un monde antérieur de souvenirs plus antérieurs, à l'image d'un moi triplement antérieur... N'était-ce pas comme un jeu de miroirs, une suite inquiétante de souvenirs repliée sur elle-même à l'infini et qui se prolongerait, sans fin – dans l'infini vertigineux ?

Pariskas, sentant tout son corps se hérissier, avait envie de fuir. Mais ses jambes étaient clouées au sol. Il ne pouvait toujours pas détacher son regard du visage de la momie. Figé sur place, il se dressait devant un corps d'ambre racorni.

Le lendemain, lorsque des soldats perses d'une autre unité le découvrirent couché dans la chambre basse d'un antique sépulcre, Pariskas tenait encore la momie serrée tout contre lui. On réussit par des soins à le ramener à la vie, mais trop tard, car il présentait désormais tous les symptômes de la folie, proférant des absurdités sans nom. Le fait est que tous ces mots-là étaient de l'égyptien, et non pas du persan.

JUILLET 1942

POSSESSION

SHAKH du hameau des Neures était connu pour ses démons. Il paraît que toutes sortes d'êtres pouvaient entrer dans cet homme : un faucon, un loup, une loutre, dont les esprits en s'emparant du pauvre Shakh lui faisaient tenir, dit-on, des propos mystérieux.

Il s'agit d'une tribu très particulière, même parmi les peuples primitifs auxquels les Grecs ont donné plus tard le nom de Scythes. Ces gens vivaient dans des maisons construites sur un lac. C'était pour se mettre à l'abri des animaux sauvages. Ils avaient planté des milliers de rondins dans les parties peu profondes du lac, les avaient recouvertes de planches, sur lesquelles étaient bâties leurs maisons. Ils n'avaient qu'à ouvrir les trappes ménagées en divers endroits du plancher pour pêcher les poissons du lac dans des paniers suspendus. Ils se déplaçaient en pirogues, chassaient le castor ou la loutre. Ils savaient tisser le chanvre, qu'ils utilisaient avec le cuir des bêtes pour se faire des vêtements. Ils se nourrissaient de viande de cheval ou de mouton, de framboises, de châtaignes d'eau, appréciaient le lait de jument et l'alcool qu'on en tire. Ils avaient une curieuse façon, héritée des temps anciens, d'introduire dans le ventre de la jument un tuyau d'os dans lequel un esclave soufflait et faisait sortir le lait goutte à goutte.

Shakh le Neure était un homme des plus banals parmi ce peuple lacustre.

Il n'était devenu bizarre qu'après la mort de son frère Dekkh au printemps dernier, lorsque, venue du Nord, une horde déferlante de nomades Ougris chevauchant cimeterre au poing s'était abattue sur le hameau, telle une bourrasque. Les habitants du lac se défendirent désespérément. Partis pour affronter leurs envahisseurs sur la grève, ils n'étaient pas de taille à résister face aux fabuleux cavaliers des steppes boréales ; ils se replièrent sur les habitations du lac. Ils ôtèrent les passerelles qui les reliaient au rivage et poursuivirent le combat avec des frondes, des arcs et des flèches, derrière chaque fenêtre changée en meurtrière. Les nomades, peu doués pour se déplacer en pirogue, renoncèrent à exterminer le village en plein lac : se contentant de rafler le bétail abandonné sur le rivage ils repartirent comme ils étaient venus, vers le Nord. Ne restaient derrière eux, sur la terre tachée de sang, que quelques cadavres sans tête ni bras droit. Les envahisseurs n'avaient pris que cela, têtes et bras droits, qu'ils avaient emportés. Les crânes dorés sur l'extérieur serviraient de coupes à boire ; les mains droites, écorchées sans perdre leurs ongles, se transformeraient en gants. Ainsi du cadavre

de Dekkh, frère de Shakh, qui avait été jeté là après avoir subi les mêmes outrages. Sans visage, on ne pouvait le reconnaître qu'à ses habits et aux objets qu'ils portaient sur lui, mais lorsque Shakh eut retrouvé la marque dans le cuir de ceinture et les ornements de hache qui identifiaient sans doute possible son jeune frère, on le vit s'attarder, tout hébété qu'il était, devant ce spectacle insoutenable. Et ma foi, dirent certains par la suite, cette attitude-là n'était pas tout à fait celle qu'on attend d'un frère endeuillé.

Peu de temps après, Shakh partit dans un délire curieux. Nul dans son entourage ne comprenait au début ce qui s'était emparé de cet homme et lui faisait tenir des propos aberrants. À en juger par le ton, ç'aurait pu être aussi bien le fantôme d'une bête fauve écorchée vive. Après mûre réflexion, tous parvinrent à la conclusion que non, cela ne pouvait venir que de la main droite de son petit frère Dekkh, celle que les barbares avaient prise. Quatre ou cinq jours plus tard, un autre esprit se mettait à parler par la bouche de Shakh. Et cette fois, on comprit tout de suite de qui il s'agissait. Pour raconter avec ces accents de tristesse le détail d'une mort malchanceuse au combat, et tout ce qui s'ensuit dans l'après-vie, le grand esprit du vide qui vous empoigne par la peau du cou et vous balance dans un au-delà de ténèbres infinies, il fallait être Dekkh en personne ; tout le monde en convint. On supposa que l'âme de Dekkh s'était introduite en catimini chez son frère, au moment où Shakh lui-même demeurait hébété aux côtés du cadavre de son cadet.

Jusque-là, cette histoire de possession n'avait rien de bien mystérieux, s'agissant du parent le plus proche, ou de sa main droite si l'on veut ; c'est ensuite, quand Shakh, après une accalmie, se remit à délirer, que les gens s'émurent car il donnait cette fois la parole à des bêtes ou des humains qui n'avaient plus aucun rapport avec lui.

Des possédés hommes ou femmes il y en eut toujours, mais il n'y avait pas d'exemple qu'une telle variété d'êtres se fût jamais emparée de la même personne. Tantôt, c'était une carpe nageant dans le lac autour de ce hameau, qui empruntait la voix de Shakh pour conter les joies et peines quotidiennes de la gent écailleuse. Tantôt c'était le faucon pèlerin du mont Taurus, décrivant un paysage grandiose de lacs, de steppes et de sommets, et plus loin encore d'autres lacs pareils à des miroirs. Il arrivait aussi que la louve des steppes parle de souffrance, à parcourir la terre gelée des nuits entières sous une lune d'hiver blafarde quand la faim vous tenaille.

Ils venaient tous par curiosité écouter les délires de Shakh. Le plus drôle est que Shakh de son côté (à moins que ce ne fût le fait des esprits hébergés en lui) semblait espérer maintenant un public

toujours plus nombreux. Son audience augmentait au fur et à mesure ; un jour, l'un d'eux fit cette remarque, que les paroles de Shakh, ça n'était pas une affaire de possession : ne serait-il pas plutôt en train d'inventer ce qu'il dit ?

Mais oui, c'est vrai, d'ordinaire les possédés parlaient dans un état d'oubli de soi plus extatique. Le comportement de Shakh n'était guère marqué par la folie, ses histoires étaient trop ordonnées... Il y a quelque chose qui cloche, disaient de plus en plus de gens.

Quant à lui, il ne savait pas non plus ce que signifiait sa conduite depuis quelque temps. Il s'était rendu compte, évidemment, d'une différence avec la "possession" ordinaire. Mais on était tout de même en droit, lui semblait-il, dans la mesure où lui-même ne comprenait pas pourquoi il continuait pendant des mois à se comporter ainsi sans se lasser encore, d'attribuer à une forme de possession des manières aussi insolites. Le fait est qu'au début, pendant qu'il pleurait la mort de son frère et se figurait avec indignation ce qu'allaient devenir sa tête et son bras, il avait laissé échapper des mots bizarres. On pouvait dire que c'était sans intention de sa part. Mais, porté comme il l'était à la rêverie, cela lui avait appris le plaisir de s'emparer par l'imagination de ce qui n'est pas soi. Ses auditeurs étaient toujours plus nombreux, il voyait se peindre sur leurs visages, suivant les moments de relâchement et de tension de son propre récit, d'authentiques nuances de soulagement ou de terreur – et il pouvait d'autant moins résister à ce plaisir. La composition de ces histoires fictives progressait de jour en jour. Les descriptions de scènes imaginaires étaient de plus en plus vivantes. Toutes sortes de situations se présentaient à son esprit, avec une vivacité, une précision qui l'étonnaient lui-même. Surpris, il persistait à croire qu'il y avait là quelque chose, quelque démon logé en lui. Et encore, il était loin de penser qu'il pourrait exister un outil comme l'écriture, capable de transmettre à la postérité tous ces mots qui naissent en chaîne sans que l'on sache pourquoi. Il ne pouvait pas non plus deviner, bien sûr, le nom qui désignerait plus tard le rôle que lui-même jouait à présent.

L'assistance ne diminuait nullement, même si l'on soupçonnait maintenant qu'il y avait une intention dans les récits de Shakh. On venait au contraire lui demander sans cesse d'en faire de nouveaux. Et même si c'étaient des fables inventées par Shakh, les gens avaient à leur sujet la même opinion que leur auteur : il n'y avait en effet que la possession qui pût rendre ce pauvre Shakh, tellement insignifiant, capable d'inventer des histoires aussi merveilleuses. Car ces gens, n'étant pas possédés, ne pouvaient concevoir qu'on fût aussi précis dans la description des faits sans les avoir réellement sous les yeux. Assis en demi-cercle autour de Shakh, sur la grève à

l'ombre d'un rocher, sous un pin de la forêt voisine, ou encore devant l'entrée de sa maison voilée d'une peau de chèvre, ils goûtaient ses histoires. L'histoire des trente larrons qui vivent dans les montagnes du Nord, celle des monstres qui sortent la nuit de la forêt, celle du jeune taureau dans la steppe, et tant d'autres.

Les anciens du village, qui voyaient la jeunesse s'enthousiasmer pour les histoires de Shakh et délaisser les travaux, firent la grimace. L'un d'eux le dit tout haut, la présence parmi eux d'un homme comme Shakh était un signe de mauvais augure ; soit il était possédé, et ce serait bien la première fois qu'on entendrait parler d'un cas de possession aussi insolite ; soit il ne l'était pas, mais avait-on jamais vu un fou se farcir l'esprit de sornettes aussi ridicules ? Dans un cas comme dans l'autre, l'irruption d'un tel énergumène était une chose contre-nature et de mauvais augure. Il se trouve que cet ancien était de la famille la plus puissante, celle qui a pour emblème une griffe de panthère – le discours du vieil homme reçut donc un soutien unanime parmi les anciens. Ils préparèrent en secret l'exclusion de Shakh.

De plus en plus souvent, ses contes trouvaient leur matière sur place, dans la société des hommes. C'est que son auditoire ne se contentait plus des sempiternelles histoires de faucons et de taureaux. Shakh se mit à raconter l'histoire d'un couple d'amants jeunes et beaux, d'une vieille avare et jalouse, d'un chef de clan qui fanfaronnait en public et filait doux en privé devant sa vieille épouse. Le jour où il raconta le lamentable échec d'un vieillard aux allures de vautour déplumé qui disputait aux jeunes les faveurs d'une jolie fille, l'auditoire éclata d'un rire sonore. Et quand il demanda les raisons de cette hilarité immodérée, on lui dit que l'ancien qui avait proposé de l'exclure était connu pour avoir eu récemment des mésaventures du même genre.

L'ancien se mit sérieusement en colère. Déployant des ruses de serpent albinos, il échafauda son plan. Un homme récemment fait cocu se joignit à cette entreprise. Il était persuadé que Shakh avait glissé dans une histoire des allusions à sa propre affaire. Ensemble, ils mirent tout en œuvre pour attirer l'attention générale sur le fait que Shakh, à tout moment, négligeait ses devoirs de villageois. Shakh ne pêchait pas. Il ne s'occupait pas des chevaux. Il n'allait pas couper du bois dans les forêts. Il n'écorchait pas les loutres. Et ça ne datait pas d'hier : l'avait-on vu, une seule fois, depuis qu'un vent violent avait apporté des montagnes du Nord cette grosse neige duveteuse, travailler pour la communauté ?

Non, chacun était bien d'accord sur ce point. Shakh ne faisait rien. Cela avait été tout particulièrement ressenti au moment de la distribution des réserves d'hivernage. Y compris par ses plus

fervents auditeurs. Et malgré tout, chacun trouvait tant d'attrait à ses histoires qu'ils avaient concédé à contrecœur une part de leurs provisions d'hiver à Shakh, qui ne travaillait pas.

Ils passaient l'hiver derrière d'épaisses peaux de bêtes pour s'abriter du vent du Nord, buvant du lait de jument fermenté près des âtres de pierre où brûlaient la bouse séchée et le bois mort. Quand les roseaux de la rive commencèrent à bourgeonner, ils sortirent et se remirent à travailler en plein air.

Shakh les suivit ; mais l'éclat de son œil semblait terni ; il n'était plus que l'ombre de lui-même. On comprit que c'était fini, qu'il ne raconterait plus d'histoires. On avait beau insister pour en avoir encore, ce n'était qu'une resucée de ce qui avait déjà été dit. Or même cela, il ne savait plus le raconter. Ses mots avaient perdu toute leur vivacité. Les gens conclurent d'eux-mêmes. Le démon de Shakh l'avait quitté. Le démon qui lui avait soufflé tant d'histoires n'était plus là, il avait quitté le corps de Shakh.

Le démon l'avait quitté, mais les anciennes habitudes de travail n'étaient pas revenues. Sans travailler, sans conter pour autant, Shakh passa ses journées à contempler stupidement le lac. Et ses anciens auditeurs se souvinrent avec colère, chaque fois qu'ils le voyaient ainsi, qu'ils avaient partagé leurs précieuses réserves de nourriture pour l'hiver avec le fainéant qui avait cette tête d'idiot. Les plus vieux, qui en voulaient à Shakh, rirent en douce. Un individu reconnu à l'unanimité comme inutile et nuisible pour le hameau, voilà qui faisait leur affaire : il n'y avait plus qu'à délibérer et punir.

Les puissants, en colliers de jade et longues barbes, tinrent conseil deux ou trois fois. Shakh qui n'avait pas de famille ne trouva personne pour le défendre.

On entraît justement dans la saison des orages. Ce peuple a une sainte horreur du tonnerre. Il y entend la malédiction du Cyclope ouranien en furie. Sitôt que retentit sa voix, il leur faut cesser tout travail, faire pénitence et conjurer le mauvais esprit. Le vieillard perfide acheta un devin, au prix de deux rhytons ; il réussit ainsi à lier l'existence maléfique de Shakh et les coups de tonnerre de plus en plus fréquents. On décida ceci : si tel jour, entre le moment où le soleil passe à la verticale du lac et le moment où il touche la cime du grand hêtre de la rive occidentale, le tonnerre gronde plus de trois fois, Shakh sera exécuté le lendemain, conformément à la *coutume* que nous ont transmis les ancêtres.

L'après-midi de ce jour, certains entendirent quatre coups de tonnerre. D'autres prétendirent en avoir entendu cinq.

Le jour suivant, à la tombée du soir, un somptueux banquet se

tint sur les bords du lac autour d'un feu de joie. Dans une grande marmite, mélangée à de la viande de chèvre ou de cheval, bouillait et *glougloutait* la viande du pauvre Shakh. Pour les habitants de ces régions qui ne connaissent pas l'abondance, il est normal que tout cadavre frais, quand la mort n'est pas de maladie, soit voué à un usage alimentaire. Un garçon frisé qui avait été le plus fervent auditeur de Shakh put grâce à lui se remplir les joues, luisantes à la chaleur des flammes, avec la viande d'une épaule. Quant au vieux chef, il tenait dans sa main droite un os de cuisse de son détestable ennemi, dont il suçait la chair avec délices. Et quand il n'y eut plus rien à sucer, il jeta l'os au loin, on entendit un *ploc* : l'os s'était enfoncé dans l'eau du lac.

Ainsi, bien avant que le Méonide aveugle surnommé Homère compose ses chants sublimes, un poète fut mangé et personne ne le sait.

JUILLET 1942

L'HOMME-BUFFLE

SHUSUN BAO DE LU, quand il était encore jeune, eut à s'exiler quelque temps à Qi pour fuir le désordre. En chemin, dans la région de Gengzong qui marque la frontière nord de Lu, il vit une belle dame. Immédiatement épris l'un de l'autre, ils passèrent la nuit ensemble ; au matin il la quitta et entra dans le royaume de Qi. Il s'établit là, en épousant la fille du baron Guo qui lui donna deux enfants, si bien qu'à la fin plus rien ne lui restait en mémoire de cette liaison d'un soir sur le bord du chemin.

Une nuit, il fit un rêve. De tous côtés l'air s'appesantissait plein du pressentiment funeste qui avait envahi le silence de la chambre. Et soudain, le plafond se mettait à descendre sans bruit. Chute d'une lenteur extrême et cependant inéluctable qu'il sentait approcher petit à petit. L'atmosphère confinée de la chambre s'épaississait à chaque instant et l'air devenait irrespirable. Il se débattait, tentant de s'échapper ; mais son corps allongé sur le lit refusait de bouger. Bien qu'il ne pût rien voir, il percevait *nettement* au-dessus du plafond la poussée du ciel noir, avec sa pesanteur de roc. Maintenant le plafond était tout contre lui, et quand le poids intolérable écrasa sa poitrine, il jeta un regard de côté et vit un homme debout près du lit. Un bossu d'une noirceur effrayante, les yeux renfoncés et la bouche en saillie comme un museau de bête. Le tout ressemblait à un buffle très noir. Buffle ! Sauve-moi, implora-t-il sans savoir à qui s'adressait cet appel ; et l'homme noir étendit la main, retint le poids immense qui pesait sur lui. Puis l'autre main, effleurant sa poitrine, le libéra comme par magie de l'oppression ressentie. Il s'éveilla au moment où s'échappait de sa bouche un *ouf* de soulagement.

Le lendemain, il eut l'idée de réunir serviteurs et valets pour les examiner un à un ; aucun ne ressemblait à l'homme-buffle de son rêve. Il continuait mine de rien à s'intéresser aux gens qui allaient et venaient dans la capitale de Qi, mais impossible d'y trouver la physionomie qu'il cherchait.

Quelques années plus tard, des bouleversements politiques se produisirent à nouveau dans son pays d'origine, Shusun Bao rentra précipitamment en laissant sa famille à Qi. Il songea après coup, une fois parvenu au rang de baron dans le gouvernement de Lu, à faire venir ses enfants et sa femme, or celle-ci, qui entretenait déjà une liaison avec un certain baron de Qi, n'était nullement pressée de rejoindre le domicile conjugal. En fin de compte, seuls les

enfants, Mengbing et Zhongren, vinrent habiter chez leur père.

Une femme se présenta un beau matin et offrit un faisan en cadeau. Shusun, au début, ne l'avait pas du tout reconnue, mais quelques mots suffirent ; il comprit aussitôt. C'était la femme à qui il s'était uni une dizaine d'années plus tôt, sur le chemin de l'exil du côté de Gengzong. Il lui demanda si elle était seule ; que non, elle avait amené son fiston, et en plus, elle voulait faire croire à Shusun que c'était l'enfant de cette nuit-là ! Voyons toujours, il l'envoya chercher et quelle ne fut pas sa surprise. Noir de peau – les yeux caves – bossu... c'était le portrait craché de l'homme ou du buffle noir qui l'avait secouru dans son rêve. Sans le vouloir il murmura entre ses dents le mot "*Buffle !*" – et cet adolescent noir, étonné, répondit à l'appel. Et lorsque Shusun, encore plus étonné, lui demanda son nom, il répondit : "Je m'appelle Buffle."

Mère et fils furent pris en charge sans attendre : l'adolescent trouva sa place parmi les petits pages (les *larbins*), raison pour laquelle, même devenu grand, cet homme pareil à un buffle noir garda le nom de Petit-Buffle. Ayant plus d'esprit que sa figure ne le laissait espérer, il savait fort bien se rendre utile ; mais sans jamais quitter son air maussade ni se mêler aux jeux de ses jeunes compagnons. Il n'avait de sourire pour personne, excepté pour son maître. Shusun en raffolait, si bien qu'en grandissant il se mit à tout régenter dans la maison du maître.

Sa face noire aux yeux caves, à la bouche saillante, était pleine de grâces minaudantes affreusement ridicules quand d'aventure il lui arrivait de sourire. Un homme d'allure aussi drolatique paraissait incapable de faire un mauvais coup. Tel était le visage qu'il montrait à ses supérieurs. Pensif ou boudeur, il dévoilait une extraordinaire férocité qui n'était déjà plus tout à fait humaine. Et ce visage-là, tous ses camarades le redoutaient. Il semblait pouvoir jouer naturellement et sans y penser de l'un ou l'autre visage.

Shusun Bao avait en lui une confiance illimitée ; pas au point toutefois d'en faire son héritier. Bien sûr il le jugeait sans égal, comme secrétaire ou comme intendant, mais c'était tout de même difficile de l'imaginer, considérant son apparence, en chef d'une famille illustre de Lu. Petit-Buffle aussi pouvait comprendre cela. Devant les enfants de Shusun, et particulièrement les deux, Mengbing et Zhongren, qu'on avait fait venir de Qi, il se montrait toujours d'une politesse irréprochable. Eux-mêmes n'éprouvaient à l'égard de cet homme qu'un peu d'inquiétude et beaucoup de mépris. S'ils n'étaient guère jaloux de l'affection que lui vouait leur père, c'est qu'ils avaient pour eux la distinction de la naissance et la

confiance en soi.

La santé de Shusun commença à décliner à peu près en même temps que mourait le duc Xiang de Lu, auquel succéda le jeune Zhao. Au retour d'une partie de chasse sur ses terres de Qiyou il s'était alité, pris de frissons, faiblissant de jour en jour jusqu'à ne plus pouvoir se lever. Petit-Buffle se trouva seul en charge de tout ce que réclamait l'état du malade, des soins privés aux ordres qu'il fallait transmettre depuis le lit du maître. Son attitude à l'égard de Mengbing et consorts se signalait pourtant par toujours plus d'humilité.

Avant de tomber malade, Shusun avait décidé qu'on fondrait une cloche en l'honneur de son fils aîné Mengbing. Et puisque tu ne connais pas tous les barons de ce pays, il serait bon, avait-il déclaré, quand la cloche sera prête, de les inviter à un banquet pour fêter l'événement. Ce qui signifiait en clair que Mengbing serait son successeur. Il advint que la cloche fut prête après que le mal eut cloué Shusun au lit. Mengbing voulut s'entendre avec son père sur la date du banquet qu'ils avaient projeté ; il confia son message à Petit-Buffle. Personne d'autre que lui ne pouvait, sauf circonstances particulières, pénétrer dans la chambre du malade. Petit-Buffle prend le message, entre dans la chambre, mais ne transmet rien à Shusun. Il ressort aussitôt et se tournant vers Mengbing indique un jour au hasard, comme si c'était la parole du maître. Le jour dit, Mengbing offrit donc à ses hôtes reçus en grande pompe un festin somptueux, au cours duquel il fit sonner pour la première fois la nouvelle cloche. De sa chambre de malade, Shusun est alerté par le bruit, il s'étonne, demande ce que c'est. Petit-Buffle parle de l'inauguration de la cloche, du festin et des nombreux invités réunis pour l'occasion dans la demeure de Mengbing. À quoi joue-t-on ici ? Le malade a changé de couleur : on se passe de mon autorisation ! On se prend pour mon successeur ! Et savez-vous le meilleur ? Ajoute Petit-Buffle, il y aurait parmi les invités des personnes venues de très loin, de Qi..., ce qui n'est pas sans relation avec l'auguste mère du seigneur Mengbing. Il connaît bien les brusques altérations d'humeur de Shusun sitôt que cette vieille histoire d'épouse adultère revient sur le tapis. Le malade est si furieux qu'il va pour se lever ; Petit-Buffle le retient dans ses bras, il pourrait se faire du mal, il ne faut pas. Mais c'est qu'avec cette maladie on me voit *déjà* mort ! On n'en fait déjà plus qu'à sa tête. Il grince, il ordonne. Je m'en fiche ! Attrape-le et fourre-le en prison ! S'il tente de résister, tu l'abats.

Le banquet était terminé, le jeune héritier de la maison Shusun avait raccompagné fort courtoisement tous ses hôtes : à l'aube, son

cadavre gisait dans les broussailles de l'arrière-cour.

Zhongren, le cadet de Mengbing, était très lié avec un certain page du duc Zhao ; un jour qu'il rendait visite à son ami dans le palais du duc, celui-ci le remarqua par hasard au milieu de sa cour. Il répondit à deux ou trois questions du duc, et eut l'heur de lui plaire, apparemment, car en partant il fut gratifié d'un ornement de jade à mettre à sa ceinture. C'était un jeune homme sage, pensant qu'il ne devait pas porter ce joyau sans en aviser son père, il confia à Petit-Buffle le soin de le montrer et d'expliquer au malade les circonstances qui lui avaient valu cet honneur. Buffle prend le joyau, l'emporte dans la chambre, mais ne le fait pas voir à Shusun. Il ne dit même pas que Zhongren est venu. Il ressort avec le joyau : votre père était très content, il vous fait dire de l'étreindre à l'instant. Et Zhongren mit le jade à sa ceinture. Quelques jours plus tard, Petit-Buffle conseille à Shusun, à présent que Mengbing n'est plus là, et puisqu'il est décidé que Zhongren sera son successeur, de le présenter en audience au souverain duc Zhao : ne pensez-vous pas qu'il est temps ? Non pas, répond Shusun, je n'ai encore rien décidé et vraiment rien ne presse... Pourtant, réplique Buffle, quelles que soient vos propres intentions, votre fils, lui, s'est institué comme votre successeur et a déjà obtenu directement audience auprès du Prince. Shusun se récrie qu'on ne peut imaginer pareille sottise, et Buffle lui garantit qu'une chose est sûre en tout cas : Zhongren porte depuis quelque temps déjà une ceinture de jade qu'il a reçue du Prince. Zhongren fût convoqué sur l'heure. Il portait en effet une ceinture de jade. Il dit que c'était un cadeau que lui avait fait le duc. Le père entra dans une fureur qui souleva son corps paralysé. On n'écoula aucune explication du fils ; il dut se retirer aussitôt ; il était assigné à résidence.

Cette nuit-là, Zhongren s'enfuit secrètement à Qi.

La maladie resserrait son emprise et Shusun Bao, devant l'urgence qui lui dictait de se choisir un successeur, songea comme il se doit à rappeler Zhongren. Il chargea Petit-Buffle de cette mission. Celui-ci sortit après avoir reçu la lettre, mais bien sûr il n'envoya pas de messenger à Zhongren qui se trouvait à Qi. Rendant compte de sa mission, il prétendit que Zhongren avait répondu au messenger qu'on lui avait envoyé sur l'heure que plus jamais il ne reviendrait auprès d'un père aussi inhumain. Alors Shusun commença enfin à avoir des soupçons envers ce serviteur. C'est pourquoi il lui demanda d'un ton hautain : Dis-tu bien la vérité ? Et comment pourrais-je vous mentir, répondit Petit-Buffle ; le malade au même moment vit la grimace

moqueuse qui déformait le coin de ses lèvres. C'était la première fois qu'une telle chose se produisait depuis que cet homme était dans sa maison. De rage, il voulut se lever, mais il était sans forces ; il retomba aussitôt. Un masque de buffle noir était là, au-dessus de lui, qui l'observait froidement et l'écrasait de son mépris. Le voilà, le visage féroce qu'il ne montrait jamais qu'à ses camarades et ses subordonnés. Impossible d'appeler à l'aide, ni ses proches, ni ses autres serviteurs, car tout est fait maintenant de telle sorte que pour appeler il faudrait encore passer par cet homme. Le baron malade versa des larmes bien amères, cette nuit-là, en pensant à Mengbing assassiné.

Les actes de cruauté débutèrent le lendemain. On avait pris l'habitude en cuisine, sous prétexte que le malade ne voulait voir personne, de déposer les repas dans l'antichambre et de laisser à Petit-Buffle le soin de les porter au chevet du malade – mais ce fidèle serviteur, désormais, ne se soucie plus de faire prendre ses repas au malade. Il dévore lui-même tous les plats qui lui sont envoyés et retourne les *restes* en cuisine. On croit que Shusun a mangé. Si le malade se plaint d'avoir faim, l'homme-buffle ricane en silence. Il ne se donne même plus la peine de lui répondre. Il sait que Shusun ne peut espérer de secours de personne.

Du Xie, l'intendant de la maison, vient par aventure prendre des nouvelles du malade. Celui-ci se plaint que Petit-Buffle le maltraite ; on sait pourtant la confiance qu'il lui fait d'ordinaire : Du Xie, qui croit à une plaisanterie, fait celui qui n'entend pas. Shusun se plaint encore, sérieusement. C'est à se demander s'il ne délire pas de fièvre. Or Petit-Buffle est là qui fait des clins d'œil à Du Xie, d'un air de dire que c'est toute une affaire de s'occuper d'un homme qui a perdu la tête. À la fin, le malade s'énervé, il est en larmes, il tend sa main décharnée, il montre l'épée à ses côtés : "Prends ça et tue cet homme", crie-t-il à Du Xie, "tue-le vite !" Maintenant, quoi qu'il fasse, Shusun sait qu'on le traitera comme un fou, son pauvre corps est secoué de sanglots, il gémit tout haut. Du Xie échange un regard avec Buffle, fronce les sourcils, s'éclipse discrètement. Le visiteur sorti, un imperceptible sourire énigmatique se peint sur le visage de l'homme-buffle.

Le malade, dans les larmes de la faim et de la fatigue, finit par s'assoupir et rêver. Non, il ne dormait pas, peut-être était-ce seulement une hallucination ? Dans l'atmosphère de la chambre alourdie de pressentiments funestes, une unique lampe brûlait sans bruit. Elle jetait une vilaine lueur blanchâtre, sans éclat. Il la tenait sous son regard et, pourtant, il lui semblait que cela venait de bien plus loin – un lointain situé à dix ou vingt lieues de là. Comme dans son rêve d'autrefois, le plafond juste au-dessus de son lit

commençait à descendre peu à peu. Lentement, mais sûrement, la pression d'en haut s'accroissait. Il voulut fuir, et ne put même bouger un pied. Il vit l'homme-buffle noir qui se tenait debout près du lit. Il implora son aide, mais cette fois aucune main ne se tendit. Muet, planté là, affichant un sourire ironique. Lorsque la supplication désespérée s'éleva une seconde fois, le visage se durcit brutalement comme sous le coup de la colère, regard fixe, sans un mouvement de sourcil – il le toisa. Il y eut encore un dernier cri de détresse poussé contre la masse noire qui déjà recouvrait sa poitrine, et aussitôt, Shusun reprit ses esprits...

La nuit semblait être tombée depuis un certain temps, une lampe blanchâtre était allumée dans un coin de la chambre obscure. Peut-être était-ce cette lumière-là qu'il avait vue dans son rêve. En regardant de côté, il retrouvait aussi au-dessus de lui le visage de Petit-Buffle exactement comme il était dans son rêve, débordant d'une cruauté inhumaine et le toisant calmement. Ce visage désormais n'avait plus rien d'humain, il ressemblait à une chose enracinée dans le noir chaos des origines. Shusun se sentit glacé jusqu'à la moelle des os. Ce n'était pas de la terreur, face à un homme qui voulait le tuer, c'était plutôt un humble effroi devant la rude méchanceté du monde. Désormais, la colère de tout à l'heure était dominée par la peur du destin, qui lui avait ôté la force de s'opposer à cet homme.

Trois jours après, l'illustre Shusun Bao, baron de Lu, mourait de faim.

JUILLET 1942

LE MAÎTRE FABULEUX

UN certain Ji Chang, habitant de Handan qui est la capitale de Zhao, fit vœu de devenir le plus grand virtuose du tir à l'arc que ce monde eût jamais connu. Quant à élire l'homme qui serait son professeur, il savait bien que nul ne pouvait aujourd'hui, arc et flèche à la main, égaler le célèbre Fei Wei. On le disait d'une habileté telle qu'en visant une feuille de saule à cent pas de distance il mettait cent fois dans le mille. Ji Chang fit un long chemin jusqu'à lui et demanda à entrer dans son école.

Fei Wei exigea de son nouveau disciple qu'il apprît en premier lieu à ne pas cligner des yeux. Ji Chang rentra chez lui, plongea sous le métier à tisser de son épouse ; et là, se jeta sur le dos. Il avait imaginé de *fixer* sans ciller le vertigineux mouvement des pédales montant et descendant tout contre ses pupilles. Son épouse qui ne connaissait pas ses raisons fut fort surprise. Et d'abord, d'être reluquée par son mari sous un angle et dans une attitude aussi incongrus la gênait. Ji Chang la pria de ne pas faire la délicate et lui enjoignit de continuer son tissage. Jour après jour il s'entêtait dans cette position ridicule, multipliant les exercices pour ne pas cligner des yeux. Au bout de deux ans, il n'eut plus un clignement quand les pédales dans leur va-et-vient précipité lui frôlaient les cils. Il s'extirpa de dessous le métier à tisser, capable désormais, lui eût-on piqué les paupières avec le bout d'un foret pointu, de tout endurer sans ciller. Une flammèche volait-elle soudain dans son œil, un nuage de cendre s'élevait-il devant lui, jamais il ne battait des paupières. Elles avaient bel et bien oublié le mode d'emploi du muscle qui les ferme : la nuit, pendant que Ji Chang dormait d'un sommeil profond, ses yeux exorbités s'écarquillaient encore, au point qu'une petite araignée réussit à faire sa toile entre deux cils ; il y gagna suffisamment de confiance en lui pour annoncer la chose à son professeur.

Alors, Fei Wei dit : Ne pas cligner des yeux n'est pas encore assez pour que je t'enseigne à tirer. Apprends ensuite à regarder. Mûris ton regard, et quand tu auras vu le petit en grand, et l'infime en détail, tu pourras vraiment venir m'annoncer cela.

Ji Chang rentra chez lui, dans la couture de son sous-vêtement il dénicha un pou qu'il attacha à un cheveu de sa tête. Puis il le suspendit à une fenêtre qui donnait au sud, décidé à ne pas le quitter des yeux jusqu'au soir. Chaque jour, il observait le pou pendu à sa fenêtre. Au début, ce n'était bien sûr qu'un pou. Deux ou

trois jours plus tard, c'était toujours un pou. Or voilà qu'au bout d'une dizaine de jours, ce n'était peut-être qu'une illusion, mais il lui semblait maintenant le voir *un rien* plus grand. Au terme du troisième mois, il le voyait clairement gros comme un ver à soie. À la fenêtre où était accroché le pou, le paysage du dehors se transformait peu à peu. Le soleil printanier et ses rayons tièdes s'étaient changés en une lumière d'été violente, et à peine un vol d'oies sauvages avait-il traversé le ciel limpide de l'automne que déjà, du ciel frileux couleur de cendre, un grésil tombait sur le monde. Ji Chang, tenace, continuait d'observer le minuscule arthropode à trompe urticante qui pendait au bout du cheveu. Ce pou avait été changé plusieurs dizaines de fois ; dans l'intervalle, trois années s'étaient tout entières écoulées. Un jour, subitement, le pou à la fenêtre eut la grosseur d'un cheval. Victoire ! Ji Chang se frappa le genou et sortit. Il n'en croyait pas ses yeux. Les gens étaient des tours ; les chevaux, des montagnes. Les porcs semblaient des collines ; les poulets avaient un air de beffrois. En deux sautilllements joyeux, il rentra chez lui, se remit à la fenêtre, face au pou, encocha une flèche d'armoise nordique à son arc de corne Yan, et le trait, ô prodige, perça le pou en plein cœur, sans que se rompît le cheveu qui le tenait encore.

Ji Chang se rendit sur-le-champ auprès de son maître Fei Wei pour lui conter la chose. Fei Wei marqua le coup en se frappant la poitrine : "Bien joué" ; c'était la première fois qu'il le complimentait. Et sans attendre, il entreprit d'initier Ji Chang aux secrets de l'art du tir.

Cinq années passées en exercices scolaires pour aiguïser la vue n'avaient pas été inutiles : les progrès de Ji Chang étaient étonnamment rapides.

Après dix jours d'initiation, il était déjà capable à cent pas de distance, s'il s'amusait à viser une feuille de saule, de mettre cent fois dans le mille. Après vingt jours, il pouvait bander l'arc le plus résistant avec une coupe d'eau remplie à ras bord en équilibre sur le coude droit : non seulement la précision de son tir n'en était pas troublée, mais l'eau dans la coupe ne frissonnait même pas. Après un mois, au jeu du tir rapide à cent flèches, à peine la première flèche avait-elle atteint la cible que la seconde, qui s'était envolée à la suite, se fichait infailliblement dans la coche de la première, et sans répit la pointe de la troisième venait mordre à son tour la coche de la seconde. Les flèches s'unissaient aux flèches, un tir rattrapait l'autre ; la pointe de chacune s'encastrait si sûrement au bout de la précédente que jamais une flèche ne tombait à terre. En un clin d'œil, les cent s'alignaient comme une seule : la coche de l'ultime, dans le droit fil de la cible, semblait encore tenir à la corde

de l'arc. Maître Fei Wei qui assistait à la scène ne put retenir un "bravo !".

Après deux mois, il se trouva que Ji Chang de retour chez lui eut une *dispute* avec son épouse et qu'en voulant lui faire peur il ajusta une flèche des pays de Qi et Wei sur son arc en bois de mûrier tendu à *se rompre* et toucha son épouse à l'œil. La flèche coupa trois cils et s'envola au loin ; la victime, qui ne s'était aperçue de rien, continua sans ciller d'injurier son mari. Si grandes étaient, du fait de son art magistral, la vitesse de ses flèches et l'exactitude de sa visée.

N'ayant désormais plus rien à apprendre de son professeur, Ji Chang, un beau jour, fut pris d'une pensée malsaine.

D'après le cheminement solitaire de sa pensée ce jour-là, il n'avait maintenant d'autre adversaire possible, à l'arc, que son maître Fei Wei. Pour devenir le plus grand virtuose que ce monde eût connu, il lui fallait à tout prix éliminer Fei Wei. Il guettait son heure en secret, lorsqu'un hasard lui offrit, dans un coin de campagne, Fei Wei qui s'en venait vers lui sans autre compagnie. Sur la brèche en un éclair, il s'arma et visa ; Fei Wei qui l'avait deviné tenait son arc prêt à la riposte. Ils tirèrent tous deux, et chaque fois leurs flèches se rencontraient à mi-course et retombaient ensemble sur le sol. Si les flèches en tombant à terre ne soulevaient pas de poussière, c'était bien la preuve de part et d'autre que la virtuosité des deux hommes n'avait plus rien d'humain. À présent, Fei Wei avait épuisé toutes ses flèches, tandis que Ji Chang en gardait encore une. Cette flèche décochée avec l'enthousiasme de qui tient la victoire, Fei Wei eut tôt fait, cueillant vivement près de lui une branche de roncier, d'en rabattre le fer de la pointe d'une épine. Revenu de ses espoirs insensés, Ji Chang se sentit alors brusquement submergé par l'indignité de sa propre conduite dont jamais il n'aurait pris conscience s'il avait réussi. De son côté, également soulagé d'avoir pu échapper au danger et satisfait de cette prouesse, Fei Wei en avait oublié tout sentiment de haine à l'égard de son ennemi. Ils coururent l'un vers l'autre, s'étreignirent au milieu de la plaine et pendant un moment maître et disciple pleurèrent unis par un amour exemplaire. (Ne jugeons pas ces choses à la lumière de notre morale actuelle. Comme Huan, fin gourmet et seigneur de Qi, exigeait un mets rare auquel il n'avait encore jamais goûté, le maître queux Yi Ya fit cuire à l'étouffée son propre fils et le servit à table. Un garçon de seize ans, premier empereur de Qin, violenta trois fois, le soir même de la mort de son père, celle qui avait été sa favorite. Ce sont là des histoires d'un autre âge.)

Parmi tant d'embrassades et de pleurs, Fei Wei songeait au risque qu'il courait si son disciple à nouveau lui préparait un de ses mauvais coups ; il calcula qu'il n'y avait d'autre solution que de le faire changer d'idée en lui donnant un nouveau but. Voilà, dit-il à ce dangereux disciple, je t'ai transmis tout ce que j'avais à te transmettre. Si tu souhaites toi-même explorer plus avant les arcanes de la Voie, va, gravis à l'Ouest la chaîne abrupte du Taihang et hisse-toi au sommet du mont Huo. Tu devrais y trouver le vénérable Gan Ying, qui fait autorité dans cette Voie dont il a effacé les exploits présents et passés. Comparés à son savoir-faire, nos tirs s'apparenteraient presque à des jeux d'enfants. Il ne te faut solliciter à présent d'autre maître que le grand Gan Ying.

Ji Chang partit aussitôt pour l'Ouest. Les paroles de son professeur avaient piqué son orgueil, quand il disait que tout leur savoir-faire, en présence de cette personne, se résumait à un jeu d'enfant. À supposer que ce fût vrai, l'ambition de devenir le premier sous le ciel lui laissait encore bien du chemin à parcourir. Et ses tours d'adresse ? Jeu d'enfant ou pas, il brûlait en tout cas du désir de rencontrer bientôt cet homme et de se mesurer à lui, préoccupé seulement d'arriver au plus vite. Il usa la plante de ses pieds et se blessa les mollets, escalada des rochers dangereux, franchit des passerelles entre deux précipices – au bout d'un mois il atteignit enfin le sommet qu'il cherchait.

Celui qui accueillit Ji Chang, au comble de l'excitation, était un vieil homme aux yeux doux comme un mouton, mais d'une décrépitude extrême. Il devait être au moins centenaire. Et avec ça si courbé sous le poids des ans que sa barbe blanche balayait le sol même quand il marchait.

Peut-être était-il sourd aussi : forçant la voix et brûlant les étapes Ji Chang énonça le but de sa visite. Le désir impatient de donner la mesure de son art fit que, sitôt dit, sans même attendre la réponse de son hôte, il saisit le magnifique arc en bois de saule et fil de chanvre qu'il portait accroché au dos. Puis, encochant une flèche de silex, il ajusta une bande d'oiseaux migrants qui passaient opportunément volant haut dans le ciel. La corde vibra, et cinq grands oiseaux d'un coup s'abattirent en déchirant l'azur d'un trait net.

Tu m'as l'air de savoir te débrouiller, dit le vieillard avec un sourire tranquille. Mais ce n'est après tout que l'art de tirer en tirant, mon brave. On dirait que tu ne connais pas encore l'art de tirer sans tirer.

Vexé, Ji Chang se laissa conduire par le vieil ermite jusqu'au haut d'une paroi rocheuse, à deux cents pas de là. Sous leurs pieds

tombait littéralement à pic un mur d'une hauteur prodigieuse, d'où un seul regard plongeant en contrebas vers le torrent qui n'était plus à cette distance qu'un fil mince suffisait à donner le vertige. Sans hésiter, le vieillard sauta sur une pierre dangereuse à moitié suspendue dans les airs au-dessus de l'abîme et, se tournant vers Ji Chang, lui dit : Eh bien ? Et si tu nous refaisais ici le tour d'adresse de tout à l'heure ? Il n'était plus temps de reculer. Quand ils échangèrent leurs places, Ji Chang sentit la pierre qui branlait légèrement sous ses pas. Il prit son courage à deux mains et allait encocher une flèche ; au même instant, un caillou dégringola du bord de la falaise. Ji Chang dut se coucher sur le sol, après avoir suivi la trajectoire des yeux. Ses jambes flageolaient, la sueur lui coulait jusqu'aux talons. Le vieillard en riant tendit la main et l'ayant fait descendre se remit lui-même en équilibre sur la pierre : c'est bon, examinons à présent ce que c'est que le tir. Malgré les palpitations et la pâleur qu'il portait encore sur son visage, Ji Chang fit aussitôt remarquer : Mais l'arc, que faites-vous de l'arc ? Le vieillard était mains nues. L'arc ? dit-il en riant. Tant qu'on a besoin d'arc et de flèches, ce n'est encore que le tir en tirant. Pour le tir sans tir, nul besoin d'arc enduit de laque noire ou de flèches Jürchen.

Juste au-dessus d'eux, très haut dans le ciel, un milan tournoyait sereinement. C'était à peine un grain de sésame dans la visée de Ganying, mais bientôt, le temps d'encocher une flèche invisible sur son arc immatériel tendu à plein comme une lune bien ronde, le trait siffla et, *patatras*, voilà-t-il pas que le milan tombe du ciel sans même un battement d'ailes !

Ji Chang frissonna. Il lui sembla qu'il commençait alors seulement d'entrapercevoir les profondeurs insondables de l'Art.

Pendant neuf ans, Ji Chang séjourna auprès du vieux virtuose. Personne ne saurait dire quel genre d'apprentissages il avait accumulés entre-temps.

Lorsqu'au bout de ces neuf années il descendit de la montagne, les gens s'étonnèrent du changement de ses traits. La belle figure énergique et combative qu'il montrait autrefois s'était comme estompée, laissant place à un masque inexpressif, de pantin ou d'idiot. La seule vue de ces traits arracha pourtant un cri d'admiration à son ancien professeur, Fei Wei, quand après tant d'années il lui rendit visite. Voilà bien ce que doit être un virtuose sous ce ciel. Et que sommes-nous, nous qui ne t'arrivons même pas à la cheville, dit-il.

La ville de Handan, qui accueillait à son retour celui qui était devenu le plus grand virtuose sous le ciel, bouillait dans l'attente de

voir bientôt cette prodigieuse adresse se révéler à tous.

Or Ji Chang se souciait fort peu de répondre à leur désir. Que dis-je ? Il ne se souciait simplement plus de toucher à un arc. Il semblait avoir jeté aux orties l'arc en bois de saule et fil de chanvre avec lequel il était entré dans la montagne. À qui lui demandait le *pourquoi* de cela, Ji Chang répondit d'un air mélancolique : L'agir suprême est non-agir, la parole suprême rompt avec la parole, le tir suprême ne tire pas. Bien sûr ! acquiescèrent aussitôt les citadins de Handan doués d'une compréhension suprême. Le virtuose du tir à l'arc qui ne maniait pas l'arc devint leur fierté. Et plus Ji Chang s'abstenait d'y toucher, plus sa réputation d'invincibilité se répandait dans le monde.

Toutes sortes de rumeurs passaient de bouche en bouche. Chaque nuit, à la fin de la troisième veille, une corde d'arc vibrait sur le toit de la maison de Ji Chang sans qu'on sût d'où venait ce bruit. On disait que c'était le dieu du tir hébergé dans le Maître, qui profitait du sommeil de notre héros pour sortir à l'air libre et prendre son tour de garde en chassant les démons. Un marchand qui habitait près de chez lui prétendit avoir réellement vu certain soir dans le ciel, au-dessus de chez lui, Ji Chang monté sur un nuage ; pour une fois, il tenait un arc à la main et rivalisait d'adresse avec deux grands maîtres des temps anciens, Yi et Yang Youji. Les flèches que tirèrent alors les trois virtuoses se seraient perdues entre la constellation d'Orion et Sirius, laissant chacune derrière elle une pâle traînée de lumière dans le ciel nocturne. Il y avait aussi un cambrioleur qui avoua qu'au moment où il cherchait à se glisser dans la maison de Ji Chang, c'est à peine s'il avait eu le temps de poser le pied sur le mur d'enceinte, un souffle glacé jaillit aussitôt de la maison silencieuse pour le frapper en *plein* front, de sorte qu'il se retrouva culbuté dehors sans comprendre ce qui lui arrivait. Désormais, les gens vicieux faisaient un détour de dix quartiers à la ronde pour éviter sa demeure, et les oiseaux migrateurs, malins, ne volaient plus au-dessus de chez lui.

Ji Chang le virtuose vieillissait peu à peu sur son nuage, enveloppé par la renommée. Son cœur qui s'était depuis longtemps déjà détaché du tir semblait de plus en plus absorbé dans un état de simplicité et de renoncement tranquille. Sa face de pantin avait perdu le peu d'expression qu'elle avait, ses paroles devenaient rares ; on en venait à douter s'il respirait encore. "Déjà, je ne distingue plus le moi du toi, je ne fais plus la part du bien et du mal. Les yeux sont pour moi comme des oreilles, les oreilles comme un nez, le nez comme une bouche...", confia le vieux virtuose à la fin de sa vie.

Quarante années après avoir pris congé de son maître Ganying, Ji

Chang quitta ce monde tout doucement, aussi doucement qu'une fumée. Durant ces quarante années, il n'avait plus jamais parlé de tirer. Et puisqu'il n'en parlait point, il ne saurait être question à ce stade d'un quelconque maniement de flèches ou d'arc. Naturellement, en tant que fabuliste, j'eusse aimé montrer ici le vieux virtuose dans un ultime exploit, afin d'établir sa véritable raison d'être en tant que virtuose, mais je me dois d'autre part de ne pas défigurer les faits mentionnés dans les vieux écrits. Car en vérité, de son vieil âge, on sait seulement qu'il s'était converti au non-agir, et rien d'autre ne nous a été transmis si ce n'est la curieuse anecdote que voici.

Cette anecdote se situerait un ou deux ans avant sa mort. Un jour que Ji Chang vieillissant s'était rendu à l'invitation d'une de ses connaissances, il vit dans cette maison un instrument. C'était un outil qu'il avait déjà vu quelque part, mais il n'arrivait pas à se rappeler son nom, ni quel pouvait en être l'usage. Le vieillard s'enquit auprès du maître de maison : Comment appelez-vous cet objet, et à quoi sert-il donc ? L'hôte pensa seulement que son invité plaisantait ; il sourit avec malice en se donnant l'*air de ne pas comprendre*. Le vieux Ji Chang prenant la chose à cœur s'enquit une nouvelle fois. L'autre affichait toujours un sourire ambigu, il ne parvenait pas à percer le jeu de son invité. Quand le plus sérieusement du monde Ji Chang une troisième fois répéta sa question, la stupeur se peignit enfin sur le visage du maître de maison. Il regarda son hôte droit dans les yeux. Non, il ne plaisantait pas, il n'était pas devenu fou, lui-même ne pouvait plus se dire qu'il avait entendu de travers, et laissant apparaître un désarroi presque proche de l'effroi, il s'écria en bégayant : "Ah ! Noble Maître – noble et incomparable Maître du tir à l'arc qui de tout temps n'avez votre pareil, vous auriez donc tout oublié de l'arc ? Ah ! Son nom même, et l'usage qu'on en fait ?"

Après cela, dit-on, pendant longtemps, dans la ville de Handan, les peintres cachèrent leurs pinceaux, les musiciens coupèrent les cordes de leurs cithares, les artisans eurent honte de manier le compas et l'équerre.

DÉCEMBRE 1942

HISTOIRES DES ÎLES

LE BONHEUR

IL était une fois dans cette île un homme des plus pitoyables. On n'aurait su dire précisément son âge car ce n'est pas ici la coutume, qui n'est pas naturelle, de compter le nombre des années, mais on avait la certitude en tout cas qu'il n'était plus tout jeune. Des cheveux pas vraiment crépus, un bout du nez pas *tout à fait* camus : cette vilaine tête avait de quoi faire rire et grimacer les bonnes gens. Par surcroît, ses lèvres étaient minces et il manquait à son teint le splendide éclat de l'ébène, toutes choses qui aggravaient encore la laideur de cet homme. Et il était, sans nul doute, l'homme le plus pauvre de l'île. Les *udoud* sont ces sortes de pierres polies en forme de crocs qui servent de monnaie d'échange dans la région des Palaos ; ils représentent la fortune, et notre homme, bien entendu, n'en possédait aucun. Puisqu'il était de ceux qui n'ont pas de *udoud*, il n'y avait pas de raison non plus qu'il eût une épouse qu'on ne peut se procurer qu'à ce prix. Il vivait seul dans un coin de remise, chez le premier des *rubak* (les anciens de l'île) qu'il servait au rang le plus bas parmi les domestiques. Toutes les basses besognes de la maison lui étaient réservées. Dans cette île qui est une galerie de paresseux, lui seul n'avait jamais le temps de paresser. Il se levait le matin plus tôt que les oiseaux qui gazouillent dans les bosquets de manguiers et partait à la pêche. Il lui arrivait avec sa petite lance *piskan* de manquer son coup face à une grosse pieuvre, qui venait se coller à sa poitrine ou son ventre et tout son corps enflait. Il lui arrivait d'être poursuivi par un énorme poisson *tamakai* et de se sauver de justesse en remontant sur sa pirogue. Un jour, il avait manqué se faire happer la jambe dans les valves d'un *akim* (un tridacne) aussi vaste qu'un baquet. L'après-midi, quand toute l'île *ensommeillée* s'offrait une sieste à l'ombre des arbres ou sur le plancher de bambou des maisons, il restait seul à ne plus savoir où donner de la tête entre les travaux du ménage, la cabane à construire, le nectar de palme à récolter, la fibre de coco à corder, le toit à recouvrir et la fabrication du petit mobilier. Notre homme avait la peau perpétuellement trempée de sueur comme le rat des champs après l'averse. Mis à part l'entretien des plantations de taro dans les jardins *msei* qui est depuis toujours un travail de femme, il s'occupait de tout. À l'heure où le soleil se couche dans la mer et les chauves-souris géantes voltigent au sommet des grands arbres à

pain, notre homme dîne enfin de quelques *rogatons*, queues d'ignames *kukao* et arêtes de poisson, qu'il dispute aux chats et aux chiens. Puis recru de fatigue il s'étend sur un sol de bambou dur et s'endort – "devient pierre" (*mo badu*) comme on dit en paluan.

Son maître, le premier *rubak* de l'île, compte parmi les plus riches – depuis cette île au Nord jusqu'à la lointaine Peleliu au Sud – de la région des Palaos. La moitié des plantations de taro et les deux tiers des forêts de palmiers lui appartiennent. Dans sa cuisine, les assiettes en écaille de première qualité s'élèvent en piles jusqu'au plafond. Chaque jour il se gave de mets délicats, graisse de tortue de mer, cochon de lait grillé sur la pierre, embryons de sirène, estouffade de bébés chauve-souris, qui l'ont rendu si gras et si ventru qu'on dirait une truie pleine. Il conserve chez lui le glorieux javelot par lequel, au temps de la conquête de l'île de Kayangel, un de ses ancêtres élimina du premier jet le chef du camp ennemi. Il possède autant de *udoud* qu'il y a d'œufs dans une ponte de caret déposée sur la plage. Et le plus précieux d'entre ces bijoux, le *bahal*, est doué d'un pouvoir tel que même le requin-scie qui règne en maître hors du lagon recule d'épouvante à sa vue. C'est grâce à la puissance de ce grand seigneur *mereeder* et au pouvoir de l'argent que l'immense salle de réunion (le *bai*) qui se dresse aujourd'hui au centre de l'île, avec sa haute toiture incurvée et ses motifs de chauves-souris stylisées, et le grand bateau de combat à tête de serpent écarlate qui fait la fierté de tous les habitants ont pu être construits. Quant à ses épouses, bien qu'il n'en eût officiellement qu'une, leur nombre était pour ainsi dire illimité, pourvu seulement que fût respecté le tabou de l'inceste.

Le célibataire pitoyable et laid qui était au service de ce puissant personnage n'avait pas, comme il se doit, étant donné sa basse extraction, lorsqu'il passait devant le premier des *rubak*, son maître direct, mais aussi bien devant le deuxième, le troisième ou le quatrième, permission de marcher debout. Il lui fallait passer en rampant à genoux le ventre contre terre. Si le bateau d'un ancien approchait lorsqu'il était en mer à bord de sa pirogue, c'était à lui, le moins que rien, de descendre de sa pirogue en se jetant à l'eau. Car saluer de bateau à bateau serait d'une insolence impardonnable. Un jour qu'il se trouvait justement dans ce cas et qu'il s'apprêtait humblement à plonger, il aperçut dans l'eau la forme d'un requin. Voyant qu'il hésitait, un homme de la suite du *rubak* se mit en colère et lui lança un bout de bois qui le blessa à l'œil gauche. On ne lui laissait d'autre choix que de se jeter à l'eau dans le cercle de nage du requin. Celui-ci aurait eu deux ou trois coudées de plus, l'homme ne s'en serait certainement pas tiré avec seulement trois

orteils arrachés.

Bien plus loin vers le Sud, dans l'île de Koror, centre de la civilisation, les vilaines maladies transmises par les humains à la peau blanche commençaient déjà de se répandre partout. Il y en avait de deux sortes. L'une d'elles a la scandaleuse particularité de faire obstacle à l'accomplissement des mystères sacrés qui sont un don du ciel : à Koror on l'appelait *mal des hommes*, quand c'était un homme qui l'attrapait, et *mal des femmes* s'il s'agissait d'une femme. L'autre, fort subtile, car il n'est pas facile d'en reconnaître les symptômes, débute par une petite toux, puis la mine pâlit, le corps se fatigue, maigrit, s'affaiblit et meurt sans faire de bruit. Parfois le malade crache du sang, parfois non. Il semble bien que le pitoyable héros de cette histoire était atteint plutôt du second mal : toux sèche et fatigue constantes. Il pilait des pousses d'*amiaka* pour en boire le jus, se faisait des infusions de racine d'*ogol* (l'arbre-pieuvre), mais tout cela n'avait aucun effet. Son maître s'en aperçut et conclut que tout était pour le mieux et dans l'ordre des choses : à valet misérable, maladie misérable. Et donc il lui donna davantage de travail.

Le misérable valet avait cependant bien trop de sagesse pour se plaindre de son sort, qu'il ne jugeait pas spécialement pénible. Si impitoyable que fût son maître, il n'allait pas jusqu'à lui interdire de voir, d'entendre, de respirer, ce qui était encore heureux ; grâce lui soit rendue. Si lourde que fût sa part de travaux, du moins était-il dispensé de cultiver de surcroît les jardins *msei* qui sont la vocation sacrée des femmes, et il s'efforçait de nouveau de penser : grâce leur soit rendue. Cela ressemblait certes à un malheur d'avoir perdu trois orteils en plongeant dans la mer à côté d'un requin, mais remerctions après tout le ciel que la jambe entière n'ait pas été arrachée. Même d'avoir attrapé le *mal-qui-fatigue*, celui qui fait la toux sèche, quand on songe que d'autres ont en même temps le *mal des hommes* en plus du *mal-qui-fatigue*, on se dit que ça en fait toujours un qui vous aura été épargné. Ne pas avoir la tête frisée comme un paquet d'algues sèches est évidemment un défaut, du point de vue esthétique, une faute fatale sans aucun doute ; mais il en connaissait, lui, des gens qui n'avaient pas plus de poil sur le caillou qu'une colline de latérite, un *aked* pelé. C'était une humiliation terrible en effet de ne pas avoir le nez aplati comme la grenouille qu'on piétine dans les bananeraies, mais savait-on qu'au moins deux hommes dans l'île d'à côté n'en avait plus du tout à cause du *mal-qui-pourrit* ?

Et malgré tout, même pour un homme qui sait si bien se contenter, les petits bobos valent mieux que les horribles maux, et il est plus agréable de faire la sieste à l'ombre des arbres que d'être

accablé de corvées sous les rayons verticaux du soleil de midi. Il arrivait parfois, à cet homme pitoyable et sage, de faire une prière aux dieux. Ne pourriez-vous à présent diminuer un tantinet mes souffrances, du côté qu'il vous siéra, maux du corps ou labeur... si ce n'est pas trop vous demander, bien sûr.

Il déposait sa prière avec l'offrande de taro sur les autels du Crabe des cocotiers Katatutu et du Ver de terre Urad. Les deux sont connus comme de puissants dieux malfaisants. Les bienfaisants, entre tous les dieux des Palaos, sont ceux qui ne reçoivent presque jamais d'offrande. On sait bien qu'il n'est pas besoin de les flatter et qu'ils ne feront pas de mal pour autant. En revanche, les malfaisants sont toujours traités fort civilement et copieusement nourris. Parce que les mascarets, les ouragans, les épidémies ont tous pour origine la colère des dieux malfaisants. Eh bien, on ne saura jamais si le redoutable Crabe des cocotiers et le terrible Ver de terre entendirent la prière du malheureux, mais le fait est que, peu de temps après, une nuit, cet homme fit un rêve étrange.

Dans ce rêve, le misérable serviteur était maintenant un *rubak*. Il était assis à la place d'honneur, celle qui revient au patriarche, au centre de la maison du maître. Chacun s'empressait d'obéir à ses ordres. Tous frémissants et anxieux, on aurait dit qu'ils se préoccupaient seulement de ne pas gâter son humeur. Il avait une épouse. Une cohorte de servantes s'affairait à préparer son dîner. Sur la table dressée devant lui, une montagne où s'entassaient les cochons rôtis, les crabes de mangrove rougis au court-bouillon, les œufs de tortue bleue. Il n'était pas préparé à cela et s'étonna. Même en rêve, il soupçonna qu'il était en train de rêver. Il ne pouvait s'empêcher d'être inquiet.

Et le lendemain au réveil, c'était bien ça, il était couché à sa place dans un coin de la vieille remise au toit troué, aux poteaux de guingois. Et parce que pour une fois il avait laissé passer l'heure sans prendre garde au chant du coq, il fut rossé par l'un de ses jeunes maîtres.

La nuit suivante, il rêva de nouveau qu'il était un *rubak*. Il n'était pas aussi surpris que la première fois. Les ordres qu'il donnait à ses serviteurs étaient déjà plus arrogants que la nuit précédente. Sur la table s'empilaient une nouvelle fois les mets les plus savoureux. Son épouse était une belle femme superbement musclée, et sous lui le tapis neuf tissé de feuilles de pandanus offrait une sensation de fraîcheur tout à fait délectable. Mais au matin, pourtant, il s'éveilla dans la même cabane sordide. Et après avoir été employé tout le jour à des travaux épuisants, il devait comme avant se contenter de rogatons, queues de *kukao* et arêtes de poisson.

La nuit suivante, celle qui suivit, et toutes les autres après, le misérable valet fut en rêve un *rubak*. Il entraît peu à peu dans la peau de son personnage. Déjà, devant un festin, on ne lui voyait plus les vilaines manières de glouton qu'il avait au début. Les disputes avec son épouse devinrent une habitude. Il y avait beau temps qu'il connaissait ses droits sur toutes les autres femmes. Le peuple de l'île lui obéissait au doigt et à l'œil, qu'il s'agît de construire un hangar à bateaux ou d'organiser une cérémonie qu'il présiderait lui-même. Et tous étaient éblouis par sa divine prestance quand il s'avavançait vers l'autel, guidé par le prêtre *kolong*, tous croyaient voir en lui la réincarnation des héros légendaires. Il y avait parmi sa domesticité un homme qui eût pu passer pour le premier des *rubak*, son maître dans la journée. Celui-là tremblait tellement devant lui que c'en était comique. Par jeu, il réservait les corvées les plus pénibles à ce serviteur qui ressemblait au premier des *rubak*. À lui la pêche, à lui la récolte du nectar de palme. S'il le trouvait sur sa route, en bateau, il le faisait plonger de sa pirogue dans une eau infestée de requins. Voir le misérable serviteur hésiter et s'affoler lui procurait une immense satisfaction.

Les rudes travaux du jour et les traitements cruels ne lui arrachaient désormais plus une plainte. Il n'avait plus besoin de se prêcher à lui-même la sagesse et la résignation. Car ce qu'il y a de peines dans un jour ne comptait pas s'il songeait aux plaisirs de la nuit. Même rompu par une journée de labeur, il gardait le sourire et se hâtait tout joyeux de rejoindre son coin de plancher crasseux sous les poteaux à demi effondrés, pour y rêver de splendeur et de gloire. D'ailleurs, peut-être était-ce toutes les bonnes choses qu'il mangeait en rêve, il avait sensiblement grossi depuis quelque temps. Il avait une bien meilleure mine, les toux sèches avaient disparu. C'était un fait, il rajeunissait à vue d'œil.

Et, juste au moment où le misérable serviteur célibataire et laid commençait à avoir ce genre de rêves, voilà que son maître, si riche et si puissant, faisait de son côté des rêves non moins curieux. Le premier, le plus noble des anciens devenait en rêve un serviteur pitoyable et démuné de tout. Ainsi toutes sortes de corvées lui tombaient sur le dos, depuis la pêche, la récolte du nectar de palme, et corder la fibre de coco, cueillir le fruit de l'arbre à pain, jusqu'à la fabrication des pirogues. Il y avait tant à faire qu'un mille-pattes n'aurait pas eu assez de pattes pour en venir à bout. Et le maître, l'homme qui lui ordonnait tous ces travaux, était le même qui se montrait son serviteur le plus humble dans la journée. Méchant comme un diable, celui-là, toujours prêt à demander l'impossible. Se coller à des pieuvres géantes, se prendre la jambe dans un tridacne, se faire tailler les orteils par les requins. Et pour tout

repas, des queues d'ignames et des arêtes de poisson. Chaque matin, quand il se réveillait sur son tapis de luxe au centre de la grande maison, le corps moulu par les travaux de la nuit, il éprouvait dans chaque articulation des douleurs lancinantes. À force de rêver ainsi chaque soir, le corps du premier des anciens perdit progressivement toute graisse, son ventre rebondi se dégonfla peu à peu. Il vérifiait qu'avec des queues d'ignames et des arêtes de poisson, on ne peut faire autrement que maigrir. La lune eut le temps de croître et décroître trois fois ; l'ancien n'était plus que l'ombre de lui-même ; une vilaine toux sèche compléta le tableau.

À la fin, il se mit en colère et convoqua son serviteur. Il était décidé à punir une bonne fois l'odieux personnage qui le brutalisait en rêve.

Or celui qui se présenta devant lui n'était plus le pitoyable serviteur apeuré, maigre et débile, avec sa toux sèche, sa timidité et ses hésitations craintives. Il apparaissait tout à coup replet, le teint florissant, débordant de vigueur. En plus, son attitude était si pleine d'assurance, même si les mots restaient polis, que de toute évidence il ne fallait pas attendre de lui qu'il consentît jamais à obéir au doigt et à l'œil. Et son sourire généreux fit le reste : l'ancien se sentit écrasé par la supériorité de l'adversaire. Il vit même ressurgir en lui la terreur du bourreau qui hantait ses rêves et se sentit menacé. Du monde des rêves et du monde de la veille, lequel était *le plus* réel ? Un doute traversa son esprit. Il n'avait plus aucune envie à présent, maigre et diminué comme il l'était, de s'en prendre entre deux toux à cet homme imposant.

L'ancien s'informa donc, en des termes plus courtois qu'il ne s'y attendait lui-même devant un valet, des circonstances qui lui avaient rendu la santé. Le valet raconta ses rêves en détail. Comment, faisant bonne chère chaque nuit, il s'en trouvait rassasié. Comment il jouissait d'une douce oisiveté, entouré de valets et servantes. Et comment il avait goûté le paradis, auprès de ses nombreuses femmes.

Ayant écouté jusqu'au bout l'histoire de son serviteur, l'ancien s'étonna grandement. Sur quoi reposait cette concordance si étonnante entre les rêves d'un valet et ce qu'il avait lui-même rêvé ? La nourriture du monde des rêves peut-elle avoir une influence aussi spectaculaire sur le corps de chair qui appartient au monde éveillé ? Il n'y avait plus lieu d'en douter désormais : le monde des rêves est bien aussi réel (plus réel, peut-être) que le monde diurne. Surmontant sa honte, il confia au valet quels rêves il faisait chaque nuit. Comment on lui imposait, toutes les nuits, les tâches les plus rudes. Comment il lui fallait se contenter de quelques rogatons, queues d'ignames et arêtes de poisson.

Le valet l'écoutait et n'était pas le moins du monde étonné. Tout cela va de soi, semblait-il dire, on aurait cru un vieil air connu qu'il écoutait en hochant la tête d'un air magnanime, mais traversé par un large sourire de satisfaction. C'était vraiment le visage du bonheur suprême, rayonnant comme le congre *hesibokuu* qui s'endort repu dans la vase à marée basse. Cet homme était probablement déjà convaincu que les rêves ont bien plus de réalité que le monde éveillé. Et le maître, ah, si riche et si misérable, soupirait en regardant d'un air jaloux le visage de son serviteur si pauvre et si sage.

Ceci est un conte de l'île d'Orwangel qui n'existe plus aujourd'hui. Un jour, tout à coup, c'était il y a quatre-vingts ans, Orwangel a sombré dans la mer avec ses habitants. Et depuis lors, on dit qu'il n'y a plus personne, du nord au sud de Palaos, pour faire des rêves aussi heureux.

NOVEMBRE 1942

LA POULE

VOUS savez qu'on appelle *école publique* l'école élémentaire créée pour les habitants des îles du Pacifique Sud ; un jour, donc, que je visitais l'école publique de l'une de ces îles, je suis tombé au beau milieu de l'assemblée matinale où se faisait la présentation d'un enseignant qui venait d'être nommé. Ce nouvel instituteur paraissait encore bien jeune, mais on me dit qu'il avait déjà une longue expérience de cette éducation publique. Après que le directeur l'eut présenté, il monta sur l'estrade et prononça son discours d'entrée en fonction.

— À partir d'aujourd'hui nous allons travailler ensemble. Ça fait déjà un bout de temps que j'enseigne dans les mers du Sud. Dites-vous bien que le Maître sait exactement ce que vous avez dans la tête. Vous pouvez jouer les enfants sages devant lui ; si vous en profitez pour ne rien faire dès qu'il tourne le dos, il le verra tout de suite.

Il découpait chaque syllabe, en scandant les mots de sa grosse voix tonnante.

— N'essayez pas de ruser avec le Maître, ça ne servirait à rien. Il est plus fort que vous. Tâchez seulement d'obéir. Est-ce que je suis clair ? Vous m'avez compris ? Que ceux qui ont compris lèvent la main.

Et des centaines d'élèves, filles et garçons à la peau noire, en robe et chemise usées jusqu'à la corde, levèrent la main comme un seul homme.

— Très bien ! a dit le nouveau maître en forçant la voix. Si vous m'avez compris, c'est bon. Je n'ai plus rien à ajouter !

Après un salut, les yeux de centaines d'enfants des îles dans lesquels se lisaient une crainte et un respect sincères se levèrent à nouveau pour contempler leur nouvel instituteur.

Les élèves n'étaient pas les seuls à manifester de la crainte et du respect. J'étais moi-même pénétré de crainte et d'admiration en écoutant ce discours. Mais peut-être avais-je laissé paraître, en outre, un petit air de doute. Car il avait éprouvé, semblait-il, le besoin de se justifier sitôt que nous nous étions retrouvés après l'assemblée dans le bureau des enseignants :

— Vous savez bien comme sont les îliens, si on ne leur fait pas suffisamment peur dès le début, on perd le contrôle et c'est la pagaille.

Il partit d'un rire joyeux en me laissant admirer la blancheur de

son sourire sur une peau hâlée.

Les jeunes gens à peine débarqués dans ces mers du Sud, en venant de la métropole, auront plus d'une fois l'envie de froncer les sourcils quand ils auront été confrontés à ce genre de réalités. Mais quelqu'un qui aura passé déjà deux ou trois ans dans les mers du Sud n'y verra plus rien d'étrange. Il se dira sans doute que c'est la méthode la mieux éprouvée quand on a affaire aux gens des îles.

En ce qui me concerne, je ne ressens pas devant cette façon de traiter les indigènes l'envie particulière de protester au nom de l'humanisme, néanmoins j'hésiterais beaucoup à vous la recommander comme la meilleure façon de procéder. Être partisan de la contrainte à tous crins a plus d'efficacité, cela va sans dire, que les indulgences *étranges* que l'on peut avoir à leur égard. Mais non, ce qui me gêne pour ma part, c'est que dans tant de cas la contrainte obtienne à elle seule de bien meilleurs résultats qu'une générosité et une sincérité assorties de toutes sortes de précautions. Et même si on ne saurait être certain d'avoir réellement gagné leur estime par ce moyen, ce qui gêne à nouveau notre bon sens, c'est qu'il peut y avoir en effet des cas où une autorité intransigeante force l'admiration et le respect, en profondeur et non pas seulement en surface. Souvent, ils ne différencient pas encore ce qui "fait peur" de la "vraie grandeur", souvent mais pas toujours, car il n'est pas dit que tous fonctionnent sur le même modèle. Bref, l'homme des îles reste pour moi une énigme. C'est-à-dire que plus je les fréquente et plus s'accroît, à mes yeux, le caractère incompréhensible de la psychologie et des réactions affectives de ces gens. À ma troisième année de vie dans les mers du Sud je comprenais moins que la première année, et la cinquième année encore moins que la troisième, les sentiments des indigènes.

Vous me direz que nous autres, civilisés, nous pratiquons aussi la confusion entre "terreur" et "déférence", bien sûr. À ceci près que les degrés et les modes d'apparition en sont très différents. On pourrait pousser le raisonnement jusqu'à dire que leur attitude sur ce point ne nous est pas si étrangère, en fin de compte. Une femme des îles assiste sur la plage au départ de son homme déporté vers les mines de phosphate de l'île Angaur ; elle s'accroche aux amarres du navire et sanglote à fendre l'âme. Le navire qui emporte son mari disparaît à l'horizon ; baignée de larmes, elle reste là. On croirait voir en vrai la belle éplorée de Matsura changée en rocher. Mais deux heures après, déjà, cette épouse attendrissante aura noué des liens charnels avec un jeune du voisinage. Et cela non plus ne nous est pas si étranger qu'on le pense, dirais-je, certain de provoquer aussitôt un tollé parmi les dames qui sont de notre monde ; il

faudrait pourtant être dénué de toute psychologie réflexive pour prétendre que cet archétype moral ne saurait exister parmi nous. Quand, de territoire espagnol, les îles devinrent territoire allemand, les serviteurs et les voisins qui avaient fait preuve d'une loyauté parfaite jusqu'au dernier jour se changèrent sur-le-champ en assassins : les Espagnols furent massacrés. Et cela aussi est sans doute moins déroutant pour nous que la visite de l'académie de Lagado pour Gulliver.

Or, imaginons le cas suivant et demandons-nous ce qu'il faut en penser. Je parle avec un vieil indigène. Il y a bien sûr les difficultés que j'ai avec la langue indigène, mais on dirait en tout cas que je me fais comprendre et, aimables comme ils le sont, je n'ai pas grand mérite : riant de bon cœur même quand il n'y a rien de particulièrement drôle, le vieillard semble d'excellente humeur. Au bout d'un moment je peux croire qu'il est réellement intéressé par ce que je lui raconte et, là, d'un seul coup, c'est-à-dire vraiment d'un seul coup, le vieux se tait. Au début, je me dis qu'il est fatigué, qu'il a besoin de faire une pause, j'attends tranquillement sa réponse. Mais le vieux ne dit plus rien. Ce n'est pas simplement qu'il ne parle pas : son visage jusque-là souriant s'est soudain refermé, on dirait que je n'existe plus à ses yeux. Pourquoi ? Quel motif a pu précipiter le vieillard dans cette attitude à mon égard ? Quelle parole l'a mis en colère ? Je n'en ai pas la moindre idée et pourtant je cherche à comprendre. Peine perdue, c'est comme un épais volet tiré d'un seul coup sur ses yeux, ses oreilles, sa bouche, peut-être même sur son cœur. J'ai maintenant devant moi un *klittum*, une vieille idole de pierre. A-t-il perdu brusquement son amour de la conversation ? A-t-il éprouvé une répugnance soudaine pour la race étrangère, son visage, son odeur, sa voix ? Ou bien les dieux antiques de la Micronésie, furieux d'être envahis par les hommes des régions tempérées, se sont-ils dressés soudain entre ce vieillard et moi pour le rendre aveugle même à ce qu'il voit ? Quoi qu'il en soit, tempêter, amadouer, brusquer, rien n'y fait : on reste stupéfait devant ce masque étrange que rien ne peut lui arracher. Impossible même de deviner si, dans cet état d'hébétude passagère, le sujet demeure entièrement inconscient, ou si ce n'est pas plutôt un rideau de fumée dont il s'entoure avec une habileté et une maîtrise parfaites.

Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Toute personne ayant séjourné longtemps dans une communauté indigène connaît sans aucun doute de nombreux cas semblables. J'ai toujours une curieuse impression quand je rencontre quelqu'un qui s'imagine, après seulement quatre ou cinq ans dans les mers du Sud, avoir compris les gens des îles. Il me semble à moi qu'on ne sait rien de ce qu'ils

peuvent ressentir si l'on n'a pas vécu au moins une dizaine d'années entre le bruissement des feuilles de palmier et les vagues du Pacifique hurlant hors de l'atoll.

Mais je vous ennue avec mes raisonnements stupides. Qu'est-ce que j'avais à vous raconter ? Ah oui. Je voulais vous parler d'un vieil homme, d'un vieil indigène. Je n'en étais qu'au préambule et je n'ai pas arrêté de bavarder.

Ce vieil homme habitait aux Palaos, à Koror. Il était dans un état de décrépitude avancée, alors qu'il n'avait peut-être pas encore atteint la soixantaine. L'âge d'un vieux des mers du Sud est une devinette impossible. Pour la bonne raison que lui-même ne le connaît pas, et plus encore parce qu'entre la maturité et le grand âge le vieillissement s'accélère, ici, plus brutalement que dans nos régions tempérées.

Le vieux Markuup, puisque c'est son nom, devait être un bossu : toujours penché en avant, il marchait en toussotant. Le plus drôle était ses paupières extraordinairement molles et pendantes, c'est à peine s'il pouvait garder l'œil ouvert. Et quand il cherchait à mieux voir le visage d'autrui, il lui fallait d'abord lever un peu le sien, pincer la paupière molle entre l'index et le pouce, afin d'écarter le mur qui lui bouchait la vue. C'était en quelque sorte un rideau qu'on soulève, un store que l'on enroule et chaque fois je pouffais. Le vieillard ne semblait pas comprendre pourquoi je riaais, pourtant il s'accordait à mon rire en ricanant doucement. Cela faisait trop peu de temps que j'étais dans les mers du Sud et je ne pouvais pas me douter que ce triste personnage, ce grand-père imbécile, était un formidable imposteur.

Je collectionnais à l'époque des modèles de statues ou de sanctuaires liés aux superstitions populaires, qui m'aideraient à connaître le folklore paluan. Et donc, apprenant par un ami originaire de l'île que le vieux Markuup était assez au courant des vieilles coutumes, et plutôt habile de ses mains, j'avais eu l'idée de m'adresser à lui. Au début, le vieillard que l'on amena chez moi répondait à mes questions en relevant de temps en temps ses paupières pour me voir. Il semblait avoir une connaissance générale non seulement de Koror mais aussi de l'île principale, avec ses différentes croyances locales. Ce jour-là, je lui ai demandé de me sculpter une figure d'homme barbu qu'on appelle Merek, celui qui chasse les démons. Deux ou trois jours après, le vieillard m'a apporté quelque chose de tout à fait réussi. Pour le remercier je lui ai donné un billet de cinquante *sen* ; de nouveau il a relevé ses paupières, il a regardé le billet, puis mon visage, et a incliné

légèrement la tête avec un sourire narquois.

Par la suite, je lui ai fait plusieurs commandes de talismans ou d'autres instruments rituels. Des modèles de petits sanctuaires *urogang*, de barques cérémonielles *kaep* ; des grandes chauves-souris *olik* ; des Dilungai obscènes. Il ne m'apportait pas seulement des copies, mais parfois aussi des originaux pris je ne sais où. Les avait-il volés ? Quand je l'interrogeais, il ricanait en silence. Je lui demandais s'il n'avait pas peur de voler ainsi les dieux ; il disait que ça allait du moment que ça n'était pas dans son village, en plus je ne risquais rien puisqu'il était allé aussitôt après à l'église faire exorciser les objets ; il me tendait discrètement la main gauche et réclamait son dû. Paie-moi vite, au lieu de t'inquiéter inutilement. L'église dont il parlait était l'une des églises allemandes ou espagnoles implantées à Koror. Il suffit d'aller là-bas et d'une prière devant l'autel pour être délivré sans peine de la crainte d'avoir offensé les vieilles divinités. C'est que la puissance du dieu des Blancs est supérieure, il n'y a qu'à voir la taille de leurs sanctuaires pour en être convaincu.

Cinquante *sen* pour les *babioles* qui se font en deux ou trois jours, un yen pour ce qui demande environ une semaine, tel était en gros le marché que j'avais conclu avec lui. Et voilà qu'un jour, malgré l'habituel billet de cinquante *sen* déposé sur sa paume en échange d'une petite amulette en forme de pigeon, il ne retire pas sa main. Il s'était pincé la paupière pour voir le creux de sa main, puis mon visage, et avec un sourire narquois il avait refermé le guichet, mais le billet restait sur sa main et la main ne se retirait pas. Ah, le filou ! Je le dévisageais sans rien dire (mais je ne savais pas ce qu'exprimait cet œil, étant donné qu'il l'occultait dès que ça l'arrangeait) et au bout d'un moment il a soulevé de nouveau sa paupière. Il allait se mettre à ricaner puis, rencontrant mon regard, il a rabattu le rideau à la hâte, tout en gardant la main gauche tendue. De guerre lasse j'ai ajouté sur sa paume une piécette de dix *sen* et, cette fois, entrouvrant à peine ses paupières, il ne m'a pas regardé, il a marmonné un vague mot de remerciement et s'en est allé.

Bientôt, de soixante *sen* à soixante-dix, de soixante-dix à quatre-vingts, par le seul jeu muet d'une paupière qu'on lève et qu'on rabat, la montée des enchères parvint jusqu'à un yen. Et s'il ne s'était agi que du prix. Dans la facture même des objets je remarquais de temps à autre des phénomènes suspects. Tel motif de poule dans une représentation du soleil que je lui avais fait graver sur une planche était manifestement bâclé. Telle maquette de petit *urogang* avait, elle aussi, une structure légèrement différente de l'original. Et voilà qu'il se permettait au contraire d'ajouter, sur un

kaep de sa fabrication, des décorations modernes. Même quand je lui donnais des indications de mesure précises, il n'en faisait qu'à sa tête et m'apportait un objet d'une taille incongrue. De prétendues antiquités ayant servi à des rites très anciens, qu'il me vendait au prix fort, étaient en réalité des faux et tout ce qu'il y a de plus neuf. Si je me mettais en colère, il commençait par soutenir que son travail était correct, il ne cédait pas. J'alignais contre lui des preuves incontestables et alors, toujours avec son petit sourire satisfait, il finissait par se taire. Parfois il se défendait encore : "Le décor rajouté sur la barque cérémonielle, c'était pour faire plaisir au Professeur (c'est-à-dire moi)..." Les modèles doivent être absolument exacts, n'essaie pas de me soutirer de l'argent avec des faux qui ne trompent personne, le tançais-je vertement ; docile, il s'en allait la tête basse. Ensuite il me fournissait avec sérieux pendant un certain temps, cela pouvait durer un mois, deux mois, puis de nouveau il n'en faisait qu'à sa tête. Alerté, je repassais en revue tout ce que je lui avais acheté jusque-là, bien imprudemment : plus de la moitié des copies présentait par endroits des défauts de fabrication discrets, quand ce n'étaient pas de pures inventions dues à la fantaisie du père Markuup.

À cette époque la région des Palaos était agitée par une certaine affaire, "l'Affaire Dieu" comme on l'appelait. Une sorte de religion nouvelle mêlant le christianisme aux superstitions indigènes avait pris naissance dans ces îles, on considérait qu'elle troublait l'ordre public et, sous le nom de "chasse à Dieu", des coups de filet étaient organisés contre les principaux dirigeants. Cette secte s'était déjà fortement enracinée dans le peuple, au Nord comme au Sud, de Kayangel à Peleliu, mais les autorités utilisaient habilement les luttes d'influences et les inimitiés personnelles, il y avait sans cesse de nouvelles révélations et des arrestations. J'avais un ami dans les services de police qui m'apprit par hasard de drôles de choses. Le père Markuup s'était illustré dans cette chasse à Dieu. Plus précisément, il se trouvait que la plupart des arrestations se faisaient grâce à des mouchards recrutés dans le peuple, et Markuup était un mouchard invétéré, le pire de tous, une quantité de *gros gibier* avait été attrapée grâce à lui et le vieux devait avoir empoché déjà pas mal d'argent en récompense de ses services. D'ailleurs, il ne se prive pas à l'occasion de dénoncer par vengeance personnelle un pauvre bougre qui n'avait pas ces croyances-là, me dit en riant mon ami. Bonnes ou nuisibles, je n'ai pas d'avis sur ces histoires de sectes, mais le mouchardage en tout cas me dégoûtait au plus au point.

Et c'est peut-être ce qui m'a mis tellement en colère plusieurs jours après contre le vieux Markuup, pour une duperie sans

importance. Il n'y avait vraiment pas de quoi monter sur ses grands chevaux. Ce n'était qu'un peu de paresse au travail et un peu d'avidité. J'avais *pris la mouche* et m'étais emporté d'une façon qui me semblait comique après coup. Le vieillard n'osait plus ni soulever sa paupière ni ricaner finement, il restait planté devant moi d'un air soumis, ou plutôt abasourdi. Je n'étais pas obligé de lui dire ça, mais apparemment c'était sorti tout seul : je n'avais plus envie de faire travailler pour moi un salaud capable de vendre son meilleur ami pour de l'argent. Je crois bien lui avoir hurlé encore d'autres reproches. Et au bout d'un moment, je me suis aperçu subitement que le vieillard s'était comme changé en pierre, il n'avait plus aucune expression ; non seulement il était sourd à ma voix mais on aurait dit même que je n'existais plus pour lui. Il était tombé dans cet état mystérieux dont je vous ai parlé tantôt, un état de rupture totale (couvercle posé sur toutes les sensations) avec le monde extérieur. J'étais surpris, mais nullement disposé à céder en me montrant tout à coup plus complaisant. Et puis, au point où nous en étions, tout ce que j'aurais pu dire ou faire n'aurait servi à rien : enroulé en boule comme un tatou sous son armure blindée, il ne s'en serait même pas rendu compte.

Après une demi-heure de silence, on eût cru qu'il revenait à lui, il a bougé et est sorti de la chambre sans un bruit.

Une heure plus tard, j'ai remarqué que la montre de gousset qui aurait dû se trouver sur mon bureau où je l'avais posée tantôt – avant l'arrivée du vieillard – n'y était plus. J'ai fouillé toute la chambre en vain. Elle n'était pas non plus dans mes poches. C'était une vieille Waltham que m'avait léguée mon père, un mécanisme de première qualité qui ne se déréglaient pas facilement, même dans ces mers du Sud où les montres de gousset résistent mal à l'air marin et aux grosses chaleurs. Je me souvenais que Markuup était très intéressé par cette montre et particulièrement par sa chaîne en argent, il lui arrivait de l'attraper et de jouer avec. Je suis aussitôt allé faire un tour du côté de sa cabane. Il n'y avait personne chez lui. (Il vivait seul.) J'y suis retourné deux ou trois jours d'affilée, mais chaque fois la cabane était vide. Des voisins m'apprirent qu'il était parti deux jours plus tôt disant qu'il avait à faire sur l'île principale, et on ne l'avait pas revu depuis.

Le vieux Markuup, après cet épisode, ne s'était plus jamais présenté devant moi.

À peu près deux mois plus tard, je partais vers l'Est pour un long cycle d'enquêtes ethnographiques – depuis le centre de l'archipel des Carolines, jusqu'aux îles Marshall. Elles allaient me prendre

environ deux ans.

En regagnant les Palaos après ces deux années, je fus surpris de découvrir tant de maisons nouvelles dans la ville de Koror ; les gens des îles semblaient être devenus beaucoup plus sociables, et aussi plus rusés.

Un mois après mon retour aux Palaos, voilà qu'un jour le vieux Markuup débarque sans prévenir. Il avait appris que j'étais rentré et était venu me voir aussitôt, disait-il. Il était d'une maigreur inquiétante. Ses paupières recouvraient toujours ses deux yeux, cela n'avait pas changé, mais les joues s'étaient creusées comme s'il avait perdu ses dents, l'arrondi du dos était plus effrayant qu'avant et le plus étonnant dans tout cela, c'était la voix devenue si rauque qu'on croyait l'entendre murmurer des secrets. De façon générale il paraissait avoir pris au moins dix ans, en deux ans. Ce n'est pas que j'avais oublié cette vieille affaire de montre volée, mais comment y faire allusion quand on a devant soi l'image de la décrépitude. Qu'est-ce qui se passe, ça n'a pas l'air d'aller fort, je lui dis ; il me répond que c'est la maladie qui ne va pas, et justement il voulait me demander de faire quelque chose pour lui. Il s'était beaucoup affaibli, en six mois, sa gorge se resserrait, il avait du mal à respirer, alors il était allé à l'Hôpital des Palaos. Mais il ne voyait aucune amélioration. Il se demandait s'il ne vaudrait pas mieux arrêter l'hôpital et aller voir plutôt "Papa Lenge". Ce docteur Läng, un Allemand, missionnaire installé depuis longtemps dans le village de Ngiwal, était un homme fort instruit et qui avait apparemment aussi de bonnes connaissances en médecine et en pharmacie. C'est du moins la réputation qu'il s'était faite auprès des indigènes en recevant de temps à autre des malades à qui il donnait des médicaments, et les gens des îles croyaient volontiers qu'on était mieux soigné chez lui qu'à l'hôpital. Le vieux Markuup n'attendait plus rien de l'hôpital, il voulait aller se faire soigner chez le pasteur Läng. "Seulement, disait-il encore, l'Hôpital des Palaos est l'hôpital de l'Administration, alors si je le quitte comme ça pour aller chez Papa Lenge, je vais fâcher le directeur de l'hôpital et je vais fâcher la police. (Quelle drôle d'idée ! J'en ai ri mais le père Markuup, lui, y croyait dur comme fer.) Puisque le Professeur (il parlait de moi) est *kompanii* (ami) avec le directeur, est-ce qu'il ne pourrait pas aller le trouver et tourner les choses comme il faut pour que moi je puisse aller chez Papa Lenge avec la permission du directeur ?" La façon dont il disait ça, cette voix éraillée, cette attitude suppliante, j'avais à nouveau l'impression d'être devant un vieillard à l'agonie et je ne pouvais pas ne pas satisfaire à sa demande, si ridicule soit-elle.

Je suis allé parler au directeur, qui m'a appris que c'était un

cancer du larynx, ou une tuberculose laryngée (je ne sais plus maintenant lequel des deux), et qu'il n'y avait aucun espoir de guérison, alors autant le laisser faire ce qu'il voulait, aller chez Läng s'il en avait envie.

Le vieux Markuup était tout content, le lendemain, quand je lui ai fait savoir qu'il avait l'autorisation du directeur. Il m'a remercié à plusieurs reprises d'une voix à peine audible, en faisant plus de courbettes qu'il n'en avait jamais fait, même quand je lui remettais autrefois de grosses sommes d'argent. J'étais d'autant plus déconcerté cette fois : comment pouvait-il, pour si peu, m'être à ce point reconnaissant ?

Puis pendant quelque temps je n'ai plus eu de nouvelles de Markuup.

Ça a duré comme ça plus de trois mois, je pense. Puis j'ai eu la visite d'un jeune indigène que je n'avais jamais vu. Il m'a tendu au bout de son bras un panier de palmes tressées, c'était de la part de Markuup. Dans les mailles lâches du panier, une poule sortait le cou et gloussait. Il m'apportait cette poule de la part de Markuup. Et que devient-il ? Il me répond qu'il est mort, il y a de ça dix jours. Il était si content d'aller à Ngiwal se faire soigner par Läng, et finalement le traitement n'aura rien donné, il est mort là-bas chez des parents à lui. J'aurais tout de même aimé savoir pourquoi, dans ses dernières volontés, il m'offrait une poule, mais le jeune homme a répondu sèchement qu'il n'en savait rien, il se contentait de faire ce que le défunt lui avait ordonné, et il est reparti aussi vite.

Deux ou trois jours après, vers le soir, un autre jeune indigène est entré chez moi par la porte de derrière. Je l'ai vu se planter devant moi avec un air hargneux, et de nouveau, la surprise, il me tendait lui aussi un panier de palmes avec une poule dedans. Du père Markuup, il a dit – pas un mot de plus – et j'ai vu ce jeune homme apparemment en colère tourner les talons et ressortir par la porte de derrière.

Le lendemain, en voilà encore un. Celui-là était bien plus aimable que les deux qui l'avaient précédé, un peu plus âgé aussi. Il s'est présenté comme un parent de Markuup et a tendu son panier en disant que c'était de la part de feu son oncle. Plus rien ne pouvait me surprendre. Encore une poule, je suppose ? Eh oui ! C'était une poule. Je me demandais ce qui me valait ce présent : c'était pour tout le bien que le Professeur lui avait fait de son vivant, d'après ce qu'avait dit l'oncle. Mais pourquoi trois poules ? – pourquoi me les avoir fait porter chaque fois par une personne différente ? Et l'homme des îles donna l'explication suivante, en réponse à mes

questions. Sans doute que le risque de se faire voler était trop grand si on s'adressait à un seul ; le vieillard, pour plus de sûreté, avait donc confié la même mission à trois hommes. "C'est qu'il y a beaucoup de gens parmi nous qui ne respectent pas leurs promesses", dit-il en conclusion.

Sachant parfaitement quelle importance peut avoir une poule dans l'existence quotidienne de ces gens, je n'étais pas peu ému devant ces trois poules vivantes. Pourtant, je m'interrogeais : est-ce que le vieil oncle mort voulait me récompenser de ma gentillesse (si on peut parler de gentillesse) parce que j'étais intervenu auprès du directeur de l'hôpital ? Ou bien était-ce une façon de s'excuser de m'avoir jadis chipé ma montre ? Non, impossible qu'il se soit souvenu jusque maintenant de cette vieille histoire. S'il s'en était souvenu, et s'il voulait se racheter, il aurait suffi qu'il me la rende, alors qu'était devenue la Waltham ? Ou plutôt, plutôt que la montre elle-même, comment concilier l'image d'un homme pervers, que je gardais de lui à cause de cette affaire de montre, et, maintenant, ce cadeau de trois poules ? Dire que les êtres se bonifient au moment de mourir, que la nature humaine n'est pas un bloc immuable, que le même homme peut être tantôt bon tantôt mauvais, toutes ces explications ne me satisfont guère. Peut-être cette insatisfaction ne concerne-t-elle que moi qui, justement, connaissais la voix du vieil homme, son allure et jusqu'à ses moindres gestes, et qui me suis retrouvé à la fin devant ces trois poules que rien de tout cela ne laissait prévoir. Et puis, probablement, il y a aussi que je cherche non pas une explication de "l'homme", mais ce qu'est "l'homme des mers du Sud". Cette histoire en tout cas m'aura fait comprendre à quel point l'homme des mers du Sud demeure encore une énigme pour moi.

NOVEMBRE 1942

“CAR LA VIE EST UN SONGE...”

NAKAJIMA ATSUSHI, né en 1909 à Tokyo, mort à l'âge de 33 ans, occupe dans la littérature japonaise moderne une place si singulière qu'on le voit régulièrement, à chaque nouvelle édition de ses œuvres complètes, glisser de quelque rayon marginal de la bibliothèque érudite et s'auréoler de légende : personne n'écrit comme lui, personne n'a vécu comme lui, personne n'est à ce point admiré et méconnu par manque d'entourage. On ne lui reconnaît de ressemblance qu'avec Marcel Schwob, qu'il a pu lire dans les traductions d'écrivains aussi renommés que Ueda Bin ou Horiguchi Daigaku, bien qu'il n'en fasse pas mention. Comme Schwob, il s'est nourri de textes anciens ; élevé dans une famille de lettrés confucianistes devenus professeurs – le grand-père paternel, fils de commerçants, avait fondé en 1869, an 2 de Meiji, une école qui ne survécut pas au changement de système éducatif –, il pratique les Classiques chinois, maîtrise le *kanbun* ou sino-japonais, qui est à la fois le grec, le latin et, pour une part mêlée intimement à la “langue nationale”, l'ancien français des humanités japonaises. Il passe une partie de son adolescence en Corée sous occupation japonaise, est précepteur dans une famille anglaise, cite François Villon ou Rimbaud en français, s'intéresse aux découvertes archéologiques, à l'égyptologie et à l'assyriologie, lit Hérodote avec des notions de grec, lit Spinoza en anglais et en latin – et toute la philosophie en lectures parallèles où Platon côtoie Confucius, où Pascal et Tchouang-tseu sont aimés de concert, et ni Pyrrhon, ni Amiel ni les kôans Zen ne sont oubliés ; il traduit en japonais *Pascal* et *Spinoza's Worm* d'Aldous Huxley.

À 31 ans, il découvre l'œuvre de Stevenson et s'inspire des lettres de Vailima pour écrire *La Mort de Tusitala*, son premier roman achevé (1) quelque temps avant de partir pour l'archipel des Palaos. L'Agence coloniale des mers du Sud lui avait confié la mission de rédiger des manuels de japonais à l'usage des indigènes. On ne sait ce qui pesa le plus dans la décision de partir : l'espoir de moins souffrir de l'asthme qui lui rendait, depuis l'âge de 19 ans, chaque hiver plus pénible, ou l'occasion de marcher sur les traces de Stevenson, dont il avait imaginé les dernières années à Samoa et la révolte solitaire contre la bêtise colonialiste. De toute manière, il ne pouvait continuer comme avant d'enseigner le japonais et l'anglais dans son collège de jeunes filles et s'était fait mettre en congé pour

raisons de santé, profitant de ses premiers mois de liberté pour terminer les quatre nouvelles du recueil des *Antiques*. Sans illusion sur sa mission officielle, il n'aura passé finalement que huit mois dans les îles Palaos, du 6 juillet 1941 au 4 mars 1942 ; le climat ne lui vaut rien, la guerre du Pacifique se prépare, elle éclate. Il est à bout de forces quand il rentre au Japon. La plus grande partie de son œuvre, dont les autres contes présentés ici et trois romans chinois, est pourtant écrite dans les neuf mois qui suivent. Il meurt le 4 décembre.

Monts et lune s'inspire d'un conte fantastique de l'époque Tang, *La Légende de l'homme-tigre*. L'histoire se déroule au VIII^e siècle de notre ère, dans la province de Gansu, pointe nord-ouest de l'empire où depuis des siècles une vieille aristocratie se heurte et se mêle aux nomades de la steppe. Nakajima, qui a lu Kafka dans la traduction d'Edwin Muir et Willa Anderson, qui a aimé *La Femme changée en renarde* de David Garnett, transforme une banale histoire de métamorphose liée au karma, en créant le personnage de Li Zheng, poète raté qui, pour la première fois, fait entendre son chant aux confins de la sauvagerie, d'une voix qui n'est déjà plus qu'un grognement de bête. Mais ce tigre est en même temps un rêveur délicat, parfois même un peu maniéré, qui découvre que la réalité est aussi incertaine, et demeure aussi incompréhensible, qu'un songe où l'on se dit : Il me semble que je rêve.

Du *Fléau des Lettres*, on ne connaît d'autres sources que les ouvrages d'assyriologie que Nakajima a pu lire en anglais et son goût pour l'astronomie antique. Mais il transporte dans la bibliothèque d'Assurbanipal exhumée en 1852 une découverte d'enfance, déjà racontée dans ses écrits autobiographiques (*Carnets du passé*, datés de 1936) : la façon dont les mots se décomposent sous le regard en lettres isolées, amas de traits énigmatiques et muets qui acquièrent le pouvoir d'agir directement sur le corps, comme un poison. Quand le sens incorporel, l'événement idéal, est perdu, une puissance démoniaque s'empare des esprits et gouverne les corps, en quoi le héros de ce conte reconnaît le quatrième fléau que même Atrahasis le Supersage, qui sait conjurer Epidémie, Sécheresse et Déluge, n'a pas pu prévenir.

La Momie s'ouvre sur un épisode de la campagne de Cambyse en Égypte rapporté par Hérodote dans le Livre III des *Histoires*, pour se concentrer bientôt sur la rencontre de deux êtres venus des deux bouts de l'empire perse, un officier originaire de Bactriane et une momie égyptienne. On dirait que Nakajima invente le personnage du soldat Pariskas en suivant les sentiers qui bifurquent dans le récit d'Hérodote, adoptant les versions que celui-ci rejette comme peu

fiables pour attribuer à Pariskas ce qui est dit de Cambyse : l'énigme de son origine (Cambyse serait fils de Nitétis l'Égyptienne et non de Cassandane) ou le mal sacré dont il serait atteint. Et bien sûr, il sait que les Égyptiens ne se vantaient pas quand ils prétendaient que la momie d'Amasis, que les Perses croyaient avoir outragée sur l'ordre de leur roi, était en fait cachée dans un endroit inaccessible. (Le héros de ce conte est un rêveur, qui est aussi déchiffreur de hiéroglyphes et archéologue découvrant la chambre secrète d'une tombe.)

De l'enquête qu'Hérodote a menée au Livre IV sur les confins nord des terres habitées, avec l'ambition de reléguer au fond d'un placard les Hyperboréens nés de l'imagination des vieux poètes, Nakajima extrait à nouveau, de-ci de-là, tel trait caractéristique des Androphages, des Issédons, des Boudines ou des Neures, qu'il jette dans la marmite de *Possession* où Shakh, poète malgré lui, paiera de sa vie le talent de porter la parole des faibles et de faire rire les puissants.

Dans l'effrayant conte de *L'Homme-Buffer*, il part de faits rapportés dans un commentaire des Annales de Lu, le *Zuo (shi) zhan* attribué à Zuo Qiuming. L'intrigue se déroule sous le règne du duc Xiang (572-542) et s'achève au moment où le duc Zhao (541-510) lui succède. On y voit quel degré de haine un fils bâtard peut vouer à son père, et comme l'effroi du père tout-puissant s'épure à mesure, jusqu'à devenir la peur d'un tout petit enfant devant la méchanceté du monde. Certains y lisent la trace des rapports compliqués que Nakajima lui-même, séparé de sa mère à l'âge de deux ans, entretenait toute son enfance avec un père trois fois remarié.

Le Maître fabuleux, qui est probablement la dernière œuvre de Nakajima, laisse au contraire entrevoir une inaltérable gaieté. Li Chang, virtuose du tir à l'arc, apparaît dans le *Liezi*, recueil d'anecdotes et d'entretiens du maître taoïste Lie-tseu, qui passe pour une imitation tardive du *Zhuangzi* ; mais Nakajima l'appréciait presque autant que son cher Tchouang-tseu. À nouveau, le personnage de Li Chang est augmenté de traits appartenant à d'autres : un certain Hong Chao dont on raconte que, voulant effrayer son épouse, il lui décocha une flèche qui frôla sa pupille sans qu'elle clignât des yeux ; puis Lie-tseu lui-même, dans l'épisode peu glorieux où il se fait enseigner au bord d'un précipice le "tir qui n'est pas un tir" et a tant peur qu'il se couche sur le sol. Jean-Jacques Lafitte, qui a traduit le *Liezi*, fait un rapprochement qui aurait plu à Nakajima : "Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra..." (2)

Les *Pensées* de Pascal sont justement, avec le *Liezi*, l'avant-texte caché dans le conte "paluan" du *Bonheur* : le valet bienheureux qui rêve qu'il est un *rubak* et le pauvre *rubak* qui s'amaigrit la nuit à servir son valet sont les doubles de Monsieur Yin et de son vieux domestique, et ils illustrent l'hypothèse de l'artisan et du roi de Pascal, qui conclut par ces mots que Nakajima n'a pas besoin de citer, car ils sont disséminés dans ses propres textes : "parce que les songes sont tous différents, et qu'un même se diversifie, ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cause de la continuité, qui n'est pourtant pas si continue et égale qu'elle ne change aussi, mais moins brusquement, si ce n'est rarement, comme quand on voyage ; et alors on dit : *Il me semble que je rêve* ; car la vie est un songe un peu moins inconstant".

La dernière histoire est la seule qui soit contée entièrement à la première personne. Mais le narrateur de *La Poule* n'est pas Nakajima Atsushi : on croit reconnaître plutôt Hijikata Hisakatsu, sculpteur, peintre et ethnographe, qui vécut en Micronésie de 1929 à 1942. Il l'a accueilli à Koror, l'a promené dans les îles de l'archipel, et Nakajima lui rend cet hommage, dont on dit – c'est Taka, son épouse, qui le raconte – qu'il ne voulut même pas le faire connaître à son destinataire, ayant trop "honte" pour lui envoyer un exemplaire des *Histoires des îles* quand elles parurent en novembre 1942.

V.P.

Merci à Benoît Grévin, à Miyazaki Kaiko et tous les compagnons traducteurs de l'atelier Nakajima 2001-2002.

ACHEVÉ D'IMPRIMER DANS L'UNION EUROPÉENNE POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS ALLIA EN FÉVRIER 2010
ISBN : 978-2-84485-345-5
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2010

-
- 1 Qui sera publié en mai 1942 sous le titre : *Lumière, vent et rêve*.
 - 2 *Traité du vide parfait*, Albin Michel, p. 89.